MUSIQUE

Manu Dibango, parrain parfait pour le Festival Nuits d'Afrique

Page E 4

LIVRES

Une invitation à enfiler les rêveries et les livres d'Alain Médam

Page E 10

Culture & Livres

PAUL SOBOTA/SOURCE FEQ

Le DJ chirurgien

Girl Talk › Le roi des *mash-up* s'attaque aux plaines

PHILIPPE PAPINEAU

Il n'a pas de scalpel et ne fait pas de points de suture, mais le DJ Girl Talk est un chirurgien. Depuis une dizaine d'années, ce natif de Pittsburgh peaufine l'art du *mash-up*, un travail de précision qui consiste à amalgamer de multiples sections de pièces existantes pour créer un nouveau morceau. Girl Talk, de son vrai nom Gregg Michael Gillis, sera du Festival d'été de Québec dimanche soir sur les plaines d'Abraham, après Cage The Elephant et avant The Black Keys.

En bon DJ, Girl Talk base ses «pièces» sur les rythmes hip-hop, y entremêle des succès de la pop, des pièces de soul, des morceaux de rock de toutes les époques. Il coupe, triture, resserre, modifie, détourne des parcelles de *hits* d'artistes comme Lady Gaga, Arcade Fire, The Rolling Stones, Beck, Beastie Boys, The Doors, Billy Idol, Michael Jackson, Kid Cudi, Cyndi Lauper, Nirvana et des centaines d'autres.

Des centaines? Certainement. Son cinquième et plus récent disque, *All Day*, paru en 2010, dure environ 70 minutes et compte un peu moins de 400 échantillons différents qui s'empilent à un rythme effréné.

Un peu fou, Girl Talk? Perfectionniste, en tout cas. *«Je travaille tous les jours. Chaque disque me prend à peu près deux ans à assembler. Je pourrais m'asseoir aujourd'hui et faire quelque chose de nouveau en quelques heures, mais ça serait pas mal moins prenant à l'écoute.»*

> «Pour moi, le concert, c'est un collage en éternelle évolution»

Girl Talk écoute bien sûr de la musique pour le plaisir, mais lorsqu'il s'assoit devant son ordinateur, les notes deviennent du travail. *«C'est une méthode clinique!* dit l'Américain de 29 ans en rigolant. *J'explore les pièces, j'écoute des parcelles, je coupe en morceaux pendant plusieurs heures. C'est comme si quelqu'un grattait sur sa guitare pour trouver un riff.»*

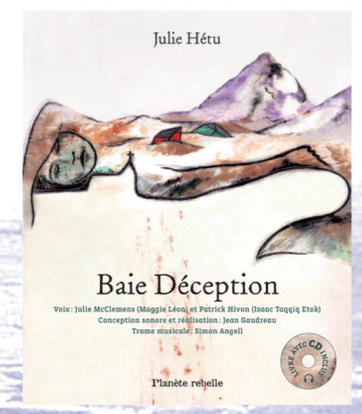
Qui crée quoi?

La force des *mash-up* de Gregg Michael Gillis, c'est que si personne ne connaît toutes ses sources musicales, tout le monde y reconnaît quelque chose. C'est d'ailleurs ce qui a dérangé les grandes maisons de disques quand Girl Talk a commercialisé ses premiers disques — son dernier peut toutefois être téléchargé gratuitement sur le Web.

Car c'est sans autorisation officielle que le DJ repique la musique des autres. S'il n'a jamais été poursuivi en justice, il a fait s'entrechoquer la notion de droits d'auteur et celle de la part d'inspiration dans la création. Ne s'inspire-t-on pas toujours de ce qui nous a précédé? Girl Talk est d'ailleurs un des intervenants principaux du documentaire *RIP!: A Remix Manifesto*, réalisé en 2008 par Brett Gaylor. Les curieux peuvent le visionner gratuitement sur le site de l'Office national du film.

«En ce qui concerne tous les artistes rock, pop, jazz, on peut reconnaître leurs influences dans leurs musiques, dit Girl Talk. *Une ligne de guitare qui ressemble à ceci, un*

VOIR PAGE E 2 : **GIRL TALK**

FÉLICITATIONS À JULIE HÉTU !
Prix du livre audio La Plume de Paon décerné à Paris • Prix du Public pour
BAIE DÉCEPTION
Un livre avec CD d'une originalité et d'une qualité exceptionnelles. Une grande œuvre !
Voix : Julie McClemens et Patrick Hivon • Conception sonore et réalisation : Jean Gaudreau • Trame musicale : Simon Angell
www.planeterebelle.qc.ca


CIRQUE

Le Chant du dindon: une affaire de famille sous chapiteau manouche

Sorti d'un film de Fellini, le clan circassien des Rasposo met le pied pour la première fois en Amérique, trimballant ses chats, ses chiens, son chapiteau et ses décors bancals. C'est à un conseil de famille que nous convie littéralement la tribu déjantée, à une création festive qui lève le voile sur l'univers à la fois lumineux et sombre de la vie de saltimbanque.

ISABELLE PARÉ

FLORENCE DELAHAYE

L'idée derrière *Le Chant du dindon*, c'est de nous faire entrer dans les coulisses de cette horde bohémienne.

Dans l'antre des Rasposo, ça se passe comme à la maison. Et la maison, c'est le chapiteau du cirque. Au rythme des guitares manouches, un chien traverse la piste, un dindon ébroue ses plumes, d'autres sirotent un verre de vin pendant qu'un artiste s'exécute au fil de fer ou à la corde volante...

Pénétrer dans la tente des Rasposo, c'est partager l'espace d'une soirée la vie de ces nomades utopistes, qui ont choisi de vivre dans un cortège de roulottes, d'y bercer leurs enfants et leurs douces illusions. Ce cirque-vérité tient l'affiche à la Tohu à partir de mardi, où la troupe plante son chapiteau à l'invitation de Montréal complètement cirque.

La troupe française, basée à Moroges et fondée il y a 25 ans par les parents Rasposo-Molliens, réunit leurs trois enfants, deux comparses acrobates et, depuis 2005, quatre musiciens. Malgré son mode de vie qui tient du cirque à l'ancienne, la bande d'artistes a façonné au fil des ans un style nouveau, intime, où le théâtre se greffe aux performances acrobatiques.

Cirque-réalité

L'idée derrière *Le Chant du dindon*, c'est de nous faire entrer dans les coulisses de cette horde bohémienne. *«On aime bien raconter qui on est, et aussi amener le public dans l'envers du décor. Car parler de la vie de l'artiste, c'est entrer dans la folie, les moments de joie intense, mais aussi dans de grands moments de tristesse, de solitude, comme dans la vraie vie»*, raconte Fanny Molliens, chef de ce clan manouche.

En compagnie de Marie, trapéziste et fil-de-fériste, de sa sœur Hélène, rompue aux éclairages, de son frère Vincent, clown de la bande, et de collègues acrobates, les Rasposo offrent aux 400 invités blottis sous la tente une incursion garantie au cœur d'une fratrie échevelée. Moments de gloire et de misère compris.

D'abord amuseurs de rue, les parents Rasposo ont choisi de goûter au cirque-théâtre en 1987 après s'être liés d'amitié avec des acrobates. Au fil des ans, les enfants ont appris sur le tas, après des heures passées le nez collé dans la lunette arrière des roulottes ou dans les coulisses du cirque ambulant. En 2002, la famille se dénichait un chapiteau, sorte de coquille d'escargot qui ne la quitte plus depuis.

«L'acquistion du chapiteau et l'arrivée des musiciens ont marqué un tournant pour la troupe. Dans le chapiteau, on se rapproche vraiment de l'esprit du théâtre de rue, car le public fait vraiment partie de notre aventure», explique Fanny Molliens.

Dindon de la farce?

Parfum d'Est, la création précédente de la troupe, racontait l'histoire haute en couleurs des peuples tziganes. Dans *Le Chant du dindon*, la musique manouche sert de ciment à la métaphore familiale servie par la troupe Rasposo. *Le Chant du dindon*, c'est le cri ultime de l'artiste. *«Ce qu'on a voulu dire, c'est qu'on est aussi les dindons de la farce, ceux qui se font avoir. Sur scène, il y a de la joie, mais derrière, beaucoup de travail et des moments très durs. L'artiste meurt un peu à chaque fin de spectacle»*, philosophe la maître triarche du groupe.

Entre les moments d'allégresse collective, les numéros de banquine, de cadre aérien, de corde volante, de mâts chinois et d'équilibre émergent de ce joyeux fouillis des tableaux emplis d'émotions.

Inspiré par la plume de Colette, notamment par *L'Envers du music-hall*, et par les peintures de Toulouse-Lautrec et de Degas, le cirque Rasposo se dévoile sans artifices, dans une ambiance début de siècle où les lustres scintillent, où les bouteilles s'entrechoquent et où la poussière flotte dans l'air. *«Ceux qui s'y connaissent retrouveront des allusions très claires à certaines peintures de Lautrec ou de Degas, notamment dans l'ambiance et les costumes,* confie Mme Molliens. *C'est un univers qui nous ressemble.»*

La table est donc mise pour une joyeuse nouba sous chapiteau, sur des gradins de fortune, en compagnie de romanichels de cœur et d'âme. Volatiles compris.

Le Devoir

LE CHANT DU DINDON
Rasposo (France)
Du 12 au 24 juillet 2011
Sous chapiteau, à la Place publique de la Tohu

ledevoir.com

À voir: *Le Chant du dindon* par Rasparo «**Culture/Cirque**»

Les 7 doigts de la main ont des fourmis dans les jambes

Les globe-trotters présentent un cabaret-hommage à Montréal

ISABELLE PARÉ

Ils étaient sept doigts au départ, mais ils se multiplient sur le globe tant leur troupe en a plein les mains et prolifère à la vitesse grand V. Si le succès sourit aux 7 doigts de la main partout sur la planète, ils seront au bercail la semaine prochaine pour offrir à la métropole, qui les a vu grandir, un cabaret en forme d'ode à Montréal.

En ce moment, le clan des 7 doigts est dispersé aux quatre vents. Ce qui était une microtroupe en 2002 ne l'est plus vraiment, avec des contrats qui pleuvent à Paris et à New York et quatre productions en tournée simultanément, plus *Patinoire*, solo porté par Patrick Léonard au Théâtre de la Chapelle. Mais Isabelle Chassé et Sébastien Soldevila, cofondateurs de la troupe et metteurs en scène de ce *Cabaret 2011*, tiennent le fort pendant que leurs alter ego s'activent sur les scènes d'autres continents.

«Ce rendez-vous annuel avec Montréal est important pour nous. On veut que ça reste une tradition. Ça nous permet de travailler avec des artistes d'ici, d'essayer de nouvelles idées même si tout cela a été monté en quelques semaines!», soutient Sébastien Soldevila, qui jouera dans ce cabaret le metteur en scène chiant, un talent qu'on lui a découvert dans son rôle de patron du purgatoire de *La Vie*.

Les 7 doigts ont façonné cette fois un spectacle en deux temps, et ils infligent de sérieuses contorsions à la formule classique du cabaret. La première partie du spectacle démarre dans l'ambiance fumeuse du Chicago des années 30. Dans un club malfamé, des artistes échouent à monter leurs numéros, sous la houlette d'un metteur en scène colérique.

Puis le temps se télescope. L'action atterrit dans un café de Montréal, non sans quelques clins d'œil jetés au passé. *«On a essayé de sortir de la forme traditionnelle du cabaret. La première partie se veut un peu une sorte de "making of" de la suite du spectacle. Il y aura beaucoup de revirements»*, soutient Soldevila.

Krin Haglund, ex-acrobate du Cirque Éloise adoptée par Les 7 doigts lors de la création de *La Vie* en 2007, jouera les maîtres de cérémonie dans ce programme double. Huit finissants de l'École nationale de cirque ont été recrutés, dont les voltigeurs Ugo Dario et Maxim Fortin, explosifs sur leur planche coréenne. Jonglerie avec boîtes de cigares, main à main, tissu, cerceau aérien, anneaux chinois et roue Cyr défileront dans ce «deux dans un». On attend aussi des invités spéciaux, dont les noms seront dévoilés à la toute dernière minute.

La musique *live* enveloppera ce cabaret urbain avec la voix coulante de la chanteuse de jazz Cyrille Aimé et, au clavier, le jazzman Assaf Glizner. Un amalgame de musiques québécoises sera servi en hommage à Montréal. *«En fait, ce spectacle est beaucoup plus léger et plus drôle que certaines de nos créations précédentes»*, explique le cometteur en scène.

Les 7 doigts trotteront sur tout le globe en 2011, avec *Traces* qui prendra l'affiche six mois à New York dès l'automne et *Psy* et *La Vie* durant trois mois au parc de La Villette à Paris fin 2011. Dès la fin de l'été, les 7 doigts plancheront sur une nouvelle création qui devrait venir couronner les 10 ans de la compagnie en 2012. Peut-être juste à temps pour la prochaine édition de Montréal complètement cirque?

Le Devoir

LE CABARET 2011
Les 7 doigts de la main
Du 12 au 23 juillet
À l'Olympia

GIRL TALK

SUITE DE LA PAGE E 1

changement d'accord qui sonne comme ça, la réalisation sur ce disque qui ressemble à cet autre. Les groupes sont souvent ouverts sur leurs influences, sur ce qui les a précédés, car ils les mettent dans un nouveau contexte. Moi aussi, je rafraîchis des idées musicales déjà entendues.»

Il faut dire que la disponibilité de la musique sur Internet a assoupli les esprits qui ne juraient que par le droit d'auteur. Aujourd'hui, ce sont même les labels et les artistes qui envoient leur musique à Girl Talk. *«Je reçois de plus en plus de matériel, et pas nécessairement venant des indépendants. Ils me donnent des CD, des pièces instrumentales et* a capella. *Plusieurs personnes savent qu'en m'envoyant leur musique, ça ne va pas faire chuter leurs ventes. C'est l'inverse. J'entends des gens tous les jours sur Twitter ou Facebook dire: "Hey, je n'ai jamais entendu cet artiste-là jusqu'à ce que tu utilises l'échantillon." Je crois que plusieurs artistes et labels voient la valeur que ça peut avoir.»*

À force de scruter la musique au microscope, Girl Talk peut en analyser les tendances, les plis, voire les différences selon la géographie. Il constate que, depuis environ cinq ans, la pop nord-américaine est fortement influencée par la musique électronique et la musique de clubs, phénomène observé en Europe il y a plusieurs années déjà. *«Il y a aussi beaucoup plus de hip-hop à 120 bpm, à la Pitbull, alors que dans les années 1990 on était plus autour de 90 bpm,* analyse la fine oreille. *En même temps, le rap du Sud est extrêmement lent, ça va dans les deux directions.»*

Pas de radio, mais des shows

Les grandes radios ne font pas vraiment tourner la musique du bricoleur. Alors, c'est par le bouche à oreille que Girl Talk se fait connaître. Sur scène, il a habitué ses *fans* à des moments magiques, d'une grande intensité, où il met le paquet pour faire exploser la baraque. Comme un groupe fait des répétitions avant un spectacle, le DJ s'exerce constamment, et a des plans… qu'il essaie de ne pas trop suivre. *«C'est comme du jazz: le squelette de base reste le même par rapport à ce que j'ai prévu, mais dans le show, tout peut arriver, et j'improvise chaque fois selon les réactions de la foule. Pour moi, le concert est un collage en éternelle évolution.»*

Avant chaque spectacle, Gregg Michael Gillis observe la salle, le contexte, la grandeur de la scène pour savoir jusqu'à quel point il peut pousser sa performance et sa mise en scène. *«Dans les spectacles extérieurs, dans les festivals, je suis souvent plus direct dans ma façon de jouer. Des fois on a des canons à confettis; des fois, des fusils faits maison qui propulsent du papier toilette, des ballons… J'ai toujours voulu jouer ça gros, avec l'éclairage et tout ça, mais je veux aussi qu'on y trouve le côté humain, le côté party de maison.»*

Le Devoir

ledevoir.com

On peut écouter l'extrait de Girl Talk. **Culture/Musique**»

CULTURE

Et c'est reparti pour un tour: pour une troisième année de suite, Zoofest, volet exploratoire du festival Juste pour rire, reprend possession, dès aujourd'hui et jusqu'à la fin du mois de juillet, de plusieurs petites salles de Montréal pour exposer la diversité d'une programmation complètement éclatée. L'humour y côtoie le conte, la chanson se frotte au théâtre, l'absurde se marie avec le grivois et l'opéra rigole de Clotaire Rapaille, comme dans une grande ménagerie.

Vanité, tout n'est que vanité

Le comédien et humoriste Jean-Marie Corbeil signe sa première pièce, *5e étage et demi*

FABIEN DEGLISE

Le pire n'est jamais certain, surtout dans un ascenseur. Demandez à Jean-Sébastien, un gros fils de pub, avide de succès, débordant d'ambition, de campagnes à succès et de suffisance.

Un jour, la cabine censée le conduire à l'étage où se joue son existence de créatif urbain branché en direct sur sa vie s'arrête à un demi-étage à peine de l'arrivée. Et tout bascule.

La panne est banale, contrairement à sa conséquence: en état de captivité surveillée par le gardien de l'immeuble qui devient le seul lien du publicitaire avec l'extérieur, elle va confronter l'homme à son abyssal vide et surtout à ses grandes contradictions de quarantenaire plongé dans un bonheur factice. L'ascenseur non coopératif va l'éclairer.

Avec *5e étage et demi*, le comédien et humoriste Jean-Marie Corbeil signe ici sa première pièce de théâtre en forme d'autopsie de la vacuité des temps présents. *«C'est aussi le portrait d'une époque dans laquelle l'homme est en mutation»*, dit-il. Le huis clos va être présenté la semaine prochaine dans le cadre du festival Zoofest, la nébuleuse exploratoire et réflexive du festival Juste pour rire.

SOURCE ZOOFEST

Jean-Marie Corbeil est un créateur au croisement entre la folie d'un Jim Carrey et le jeu caricatural d'un Michel Courtemanche.

«Cette histoire, ce n'est pas un règlement de comptes, mais plutôt le pur produit de mon imagination», indique l'artiste à l'autre bout du fil. *Le Devoir* lui a parlé cette semaine, à quelques jours de la première. *«Je voulais parler de ce type d'hommes, dans le début de la quarantaine, que je croise parfois et qui n'ont pas beaucoup de vie parce qu'ils ont tout consacré à leur carrière.»*

Ce comportement afflige le néodramaturge, avoue-t-il. Il partage toutefois un point commun avec le personnage qu'il incarne sur scène: la quarantaine et ses questionnements nécessaires semblent l'avoir poussé un peu à sortir du cadre classique du *stand-up* comique, dans lequel il se trouve depuis 1992, pour emprunter le chemin de la dramaturgie et du théâtre. *«C'est un endroit où je suis déjà allé, mais où l'on ne m'attend pas, c'est vrai*, dit ce créateur au croisement entre la folie d'un Jim Carrey et le jeu caricatural d'un Michel Courtemanche. *J'avais envie de sortir un peu du concept d'*"une ligne, un punch" *pour me frotter à une écriture différente et surtout pour jouer un personnage et raconter d'autres choses.»*

Le cadre — une cabine d'ascenseur en suspension dans l'espace et le temps — est effectivement propice. Il devient aussi le théâtre d'une psychanalyse en règle du citadin contemporain. Celui qui se cherche à travers les images du succès, de la performance et du bonheur format prêt-à-emporter qui lui tourne médiatiquement autour, selon celui qui a signé récemment les dialogues du film *Le Colis* de Gaël D'Ynglemare. Cette créature cinématographique, sortie en avril dernier, propose également une incursion dans le quotidien d'un homme à la croisée des chemins.

La réalisatrice du *Colis* — et conjointe de Corbeil — signe d'ailleurs la mise en scène de la pièce livrée dès jeudi soir dans la très confidentielle Balustrade du Monument-National. Un lieu intime où, pendant une heure, un drame à un personnage et deux voix se prépare à se jouer, pour mieux varloper l'univers de la publicité, du marketing de la bouffe, avec sa brochette d'émissions culinaires édifiantes, le vide des relations humaines au temps de la technologie... Entre autres.

Le Devoir

Carole, aidante surnaturelle

Comme une mère Teresa en grosse, grosse dépression

FABIEN DEGLISE

Elle a l'air bête — ou une face de carême, comme on veut. Elle porte un col roulé beige et a autant d'empathie qu'une huître au moment de son ouverture au couteau. Et malgré tout, elle est vachement populaire.

Carole, la grande spécialiste en aide multiple, incarnée par l'humoriste Silvi Tourigny, a depuis septembre dernier attiré, sans pub ni battage médiatique, mais grâce aux réseaux sociaux, pas moins de 400 000 clics sur la page Web où, une fois toutes les deux semaines, elle prodigue un joyeux conseil pour survivre à son temps. Ce phénomène numérique se prépare à prendre forme sur scène, à l'occasion du festival Zoofest cuvée 2011.

Forcément intitulée *Carole aide son prochain*, la transposition sera livrée sur les planches du Studio du Monument-National samedi et dimanche prochains. L'humoriste dans la trentaine y sera accompagnée, contrairement à son existence numérique (*http://caroleaidesonprochain.com*), de quatre comparses — Simon Leblanc, Richardson Zéphir, Jonathan Lord-Legault et Sébastien Ouellet —, chargés de mettre en relief son antipathie et surtout son absurde consommé.

«Carole veut bien aider, mais sur scène, il faut l'aider aussi un peu, dit l'artiste, contactée par *Le Devoir* au cours des derniers jours. *Un spectacle avec Carole toute seule aurait été un peu lourd. Là, je vais être accompagnée de spécialistes en plein de choses qui vont me permettre d'être seulement l'animatrice de la soirée.»*

Le concept est un brin modifié, mais l'esprit reste le même. À l'image des capsules diffusées sur la Toile et distribuées de manière virale par des centaines d'internautes, le spectacle trouve son carburant dans les bons conseils absurdes, offerts sans rire, pour affronter les problèmes du quotidien: par exemple, comment faire des muffins au concombre ou comment comprendre l'incompréhension, comment mieux répondre au téléphone et *«trouver l'âme sœur dans un mariage sans voler le show»*. *«T'as un problème? C'est sûr qu'j'ai une solution»*, dit Carole sur son site, où cette aidante surnaturelle porte assistance à l'humanité.

Le spectacle trouve son carburant dans les conseils absurdes: comment comprendre l'incompréhension, comment mieux répondre au téléphone

«C'est absurde, c'est vrai, mais c'est normal. Jeune, je me suis abreuvée à l'humour de Ding et Dong et de *La P'tite Vie que j'adorais»*, lance d'une voix souriante — étrangement — la comique tout droit sortie de l'École nationale de l'humour, où son personnage de Carole a vu le jour. Elle s'en souvient: *«À la base, Carole, c'était un défi d'interprétation que je voulais me donner»*: faire rire en faisant l'inverse des pitreries physiques qu'elle avait l'habitude d'exposer sur scène. Le public a alors été conquis. Une reine du ridicule, dans un fauteuil en rotin de style *Emmanuelle* — la populaire série de films érotiques *soft* des années 80 — *«acheté à Blanville»*, précise-t-elle, venait de voir le jour.

Spécialiste de tout qui aimerait bien également donner son avis sur tout lors de la deuxième saison qui va s'amorcer cet automne sur le Web, conseillère de l'inutile qui communique très bien son mépris des questions fictives de ses fidèles en roulant les yeux vers le haut, Carole, en titillant le saugrenu teinté de cynisme, de sarcasme et de dérision qui colle à sa génération, a donc forcément de belles années devant elle. À condition toutefois que quelqu'un lui vienne en aide.

«J'ai besoin d'un nouveau col roulé beige clair, parce que celui-là, que j'ai depuis le début, commence à être usé et je n'arrive pas à en trouver un autre, dit l'humoriste originaire de Victoriaville. *Ça me met dans un état de panique. Si tu en trouves un, tu m'appelles.»*

Le Devoir

SOURCE ZOOFEST

Silvi Tourigny a attiré depuis septembre dernier, sans pub ni battage médiatique, mais grâce aux réseaux sociaux, pas moins de 400 000 clics sur la page Web.

ledevoir.com

À voir: une capsule de *Carole aide son prochain* «**Actualités culturelles**»

DANSE

Je me souviens: danser dans la rue

CATHERINE LALONDE

Pour le 400e anniversaire de la ville de Québec, le chorégraphe Harold Rhéaume signait *Le Fil de l'histoire*: une danse extérieure, comme une procession, sur l'histoire de la Vieille Capitale. Succès: la pièce a été reprise deux ans de suite. Rhéaume repart à neuf cette année. Pour danser *Je me souviens*, il rameute au Festival d'été de Québec seize danseurs, trois musiciens, un sculpteur et un créateur mode. Pour danser dans la rue.

«C'est un parcours, explique le chorégraphe Harold Rhéaume entre un essayage et une répétition, *avec la parade comme leitmotiv: la parade festive comme le défilé militaire. La pièce est une variation lyrique et poétique inspirée par les lieux visités. Le départ se fait à la citadelle, l'arrivée au parlement. Il y a dans cette pièce quelque chose de résolument contemporain, qui casse le côté historique du* Fil de l'histoire. *Là, je veux plutôt faire redécouvrir des lieux de Québec.»*

Le créateur de mode Philippe Dubuc signe «le look de A à Z. C'est pas d'hier que la mode et la danse sont associées», rappelle le couturier.

La proposition sera donc plus architecturale, plus spatiale, affirme Rhéaume. Et si la part historique demeure, c'est qu'elle émane des vieilles pierres de la cité qui servent de murs de scène. Pourquoi alors titrer *Je me souviens*? La devise *«est inscrite à la citadelle comme au parlement. À la citadelle, pour rappeler les soldats qui ont donné leur vie. Au parlement, c'est la devise gravée par l'architecte Eugène Étienne Taché au-dessus des sculptures des politiciens qui ont occupé l'endroit.»*

Petits pas sous la pluie

Avec *Le Fil de l'histoire* en 2008, le chorégraphe a appris que *«le travail* in situ *me stimule énormément par ses contraintes: l'espace extérieur, le mobilier urbain, le passant, la température — le vent, le soleil, la pluie —, qui ajoutent une dimension impossible en salle. Il y a un accès au public — les enfants en poussette, les handicapés, les passants — vraiment direct. Après les représentations, les gens faisaient la queue pour me rencontrer, me serrer la main, me dire ce qu'ils avaient aimé. Le contact est complètement différent de ce qui se vit en théâtre.»*

Les spectateurs de *Je me souviens* peuvent zieuter quelques instants ou suivre tout le parcours d'une heure, incluant des stations: ici, une danse de drapeaux; là, des sculptures d'André Du Bois qui prennent. Trois musiciens du nouveau groupe de Québec Who Are You — Josué Beaucage, Dominic Fournier, Simon Pedneault — se joignent à la parade. *«Ils ont inventé de petites machines, ils utilisent des mégaphones, à la façon des parades militaires»*, pour résoudre le problème de l'amplification. *«La collaboration avec les musiciens et avec Philippe Dubuc pousse l'aspect contemporain et gomme le côté historique»*, poursuit le chorégraphe.

Danser en Dubuc

Le créateur de mode Philippe Dubuc signe *«le look de A à Z. C'est pas d'hier que la mode et la danse sont associées»*, rappelle le couturier. *«Yohji Yamamoto, dernièrement, a fait sa présentation sous forme de danse. Je pense que la clé, c'est le mouvement du vêtement. Un des premiers shows de danse que j'ai vus était un Maurice Béjart, dans les années 1980, et Gianfranco Ferré en signait les costumes. Ça m'avait marqué, comme le fait que Ferré utilisait un vêtement de jour plutôt qu'un de scène. Ça ajoute une certaine modernité, un aspect "rue". On peut s'identifier, comme spectateur, car on veut avoir l'air de ça.»*

Si les danseurs d'Édouard Lock et des Grands Ballets canadiens de Montréal ont déjà vêtu des morceaux de ses collections, Dubuc a ici fait une création exclusive autour de l'uniforme, réinventant *«la chienne, la salopette ouvrière-militaire, dans un coton enduit laqué, qui garde un aspect* rough *et brut. Mais Harold voulait aussi le côté chic du complet: on a travaillé aussi la cravate noire et la chemise blanche.»*

Le créateur rappelle qu'Alexander McQueen et Jean Paul Gaultier ont touché aux vêtements de scène. L'édition Internet du magazine *Vogue France* recense aussi ce mois-ci les collaborations couturiers et chorégraphes les plus fécondes. Mais Philippe Dubuc, lui, préfère voir sur scène les vraies matières plutôt que les costumes extravagants. *«J'aime les matières qu'on porte dans la vie de tous les jours, pas les costumes en lycra. Les danseurs ont des corps assez compacts, ils sont assez petits, pleins de muscles. J'aime sentir qu'ils oublient ce qu'ils portent, que le vêtement devient accessoire, qu'il peut suivre le mouvement sans qu'on tombe dans le maillot de corps.»*

Pour se joindre à cette drôle de parade, départ de la citadelle à 15h.

Le Devoir

JE ME SOUVIENS

Une chorégraphie *in situ* d'Harold Rhéaume. Avec Josiane Bernier, Marilou Castonguay, Sébastien Cossette, Maryse Damecour, Jean-François Duke, Isabelle Gagnon, Pierre Lecours, Jean-François Légaré, Brice Noeser, Alexandre Parenteau, Katrine Patry, Fabien Piché, Ève Rousseau-Cyr, Mélanie Therrien, Georges-Nicolas Tremblay, Ariane Voineau. Départ de la citadelle de Québec à 15h, les 9, 10, 16, 17, 23, 24, 30 et 31 juillet.

CULTURE

JAZZ

La vie après le festival

SERGE TRUFFAUT

Depuis la fin du Festival international de jazz de Montréal, on le poursuit, tranquille, pépère. Par disques interposés. Mais pas seulement. Car il était une fois un club, l'Upstairs, au cadre confortable, qui, à la 32e édition du Festival de jazz, a confectionné la série jazz la plus jazz de toutes les séries jazz. *Ave*!

Soyons précis. L'homme qui a ciselé dans les moindres détails la programmation en question est le propriétaire de ce lieu sis rue Mackay: Joel Giberovitch. Son affiche, il l'a composée avec un art d'équilibriste sur le fil. Il a veillé à ce que d'immenses musiciens précèdent ou suivent des représentants de la nouvelle scène new-yorkaise et les champions milourds — sans la lourdeur, bien sûr — du jazz d'ici. Qui, géographiquement, ne se limite pas à Montréal.

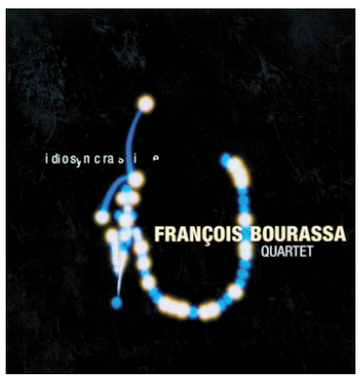
Les immenses? Le contrebassiste Gary Peacock, qui a joué en duo avec le pianiste Dan Tepfer. Et ce pianiste sculpteur de beautés nommé Kenny Werner. Pour bien souligner combien ces shows se sont conjugués avec l'adjectif *splendide*, on va vous conseiller, à moins que vous ne les ayez déjà, l'achat des albums qu'on ne cesse d'écouter depuis la conclusion du FIJM. De Peacock, on se régale du duo enregistré avec Marc Copland ainsi que des trios réalisés aussi avec ce dernier. Un avec le batteur Paul Motian, l'autre avec le batteur Bill Stewart, tous publiés par l'étiquette allemande Pirouet. Un régal sans fin et sans fond.

De Werner, qui s'est produit en solo... Imaginez un des pianistes admirés par Archie Shepp, Joe Lovano, Michel Brecker et autres canons du jazz, jouant dans un petit club où les gens rassemblés l'ont écouté avec d'autant plus de concentration que chacune de ses notes était dense. Bon. De Werner, on écoute son album solo intitulé *New York – Love Songs* paru sur l'étiquette française Out Note Records.

Les représentants de la nouvelle scène new-yorkaise? Ils s'appellent Gilad Hekselman, guitariste, et surtout Ari Hoenig, batteur. Du premier, on vous suggère *Hearts Wide Open* distribué par Harmonia Mundi. Hekselman se distingue par son style parfois haché, parfois fluide. Du second, qui a pulvérisé, au sens noble du terme, les compositions écrites du saxophoniste André Leroux et du pianiste François Bourassa, on vous conseille *Punkbop – Live at Small's* — oui, du nom du club new-yorkais. Ça décape les neurones.

De Leroux, qui fut convaincant, et de Bourassa, admirable, on vous recommande *Corpus Callosum* du premier et *Idiosyncrasie* du second, les deux enregistrés sur l'étiquette Effendi. Les deux sont autant de contradictions à ce qualificatif qui réduit à trois fois rien leur géographie musicale. Lequel? Jazz local. Le FIJM est terminé? Pas grave, il nous reste l'Upstairs. Et à l'année. Nanananère...

Le Devoir



Hydro Québec présente
LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE Forget
DU 25 JUIN AU 4 SEPTEMBRE 2011
Un festival ouvert sur le monde...

CE SOIR, SAMEDI 9 JUILLET À 20 h
Arnaldo Cohen, piano
Œuvres de Villa-Lobos, Gnattali, Levy, Braga, Nazareth, Nepomuceno, Beethoven et Liszt

JEUDI 14 JUILLET À 20 h
LES SOIRÉES JAZZ
Mélosphère – Helmut Lipsky
Au carrefour du jazz, du tango, des musiques classiques, actuelles et du monde!

VENDREDI 15 JUILLET À 20 h
LA MUSIQUE DE CHAMBRE
Beethoven et Schubert interprétés par
Aaron Berofsky, Marie Bérard, Mark Fewer, violons; **Hariolf Schlichtig,** alto; **Johanne Perron, Philippe Muller,** violoncelles
UNE SOIRÉE HYDRO-QUÉBEC

SAMEDI 16 JUILLET À 20 h
BEATLES BAROQUE
Les Boréades
Francis Colpron, directeur artistique
Eric Milnes, directeur musical, « Beatles Baroque »
Les grands succès des « Fab Four » interprétés sur instruments d'époque!

LES BRUNCHES-MUSIQUE
10 juilllet : complet!
17 juillet : *Tour du monde en musique*
Sylvain Neault, violon et **David Jacques,** guitare
Tous les dimanches de l'été!
CASINO CHARLEVOIX

INFORMATION ET RÉSERVATIONS :
1 888-DFORGET (336-7438)
www.domaineforget.com
Québec · La Coop fédérée · Patrimoine canadien Canadian Heritage · Municipalité de Saint-Irénée

MUSIQUE CLASSIQUE

Le Festival de Lanaudière révise ses classiques

Le programme, qui souligne le bicentenaire de Liszt, mise cette année sur la simplicité

CHRISTOPHE HUSS

C'est ce soir que débute l'édition 2011 du Festival de Lanaudière avec un concert dirigé par Yannick Nézet-Séguin. Le programme choisi — la *Symphonie no 9* de Beethoven — est symbolique d'une démarche de retour aux œuvres phares du répertoire.

Dans ses dernières éditions, le Festival de Lanaudière s'était volontiers laissé tenter par une approche intello de la programmation. Les nobles idées sur le papier et les hauts concepts ne faisant que très rarement de bons choix festivaliers, les programmateurs ont choisi cette année un retour au bon sens et à la simplicité.

Ainsi, Yannick Nézet-Séguin dirigera la *9e Symphonie* de Beethoven, Bernard Labadie, le *Requiem* de Mozart, Charles Dutoit, la *Symphonie fantastique* de Berlioz et le jeune chef québécois Jean-Michaël Lavoie, la *9e Symphonie* de Dvorák.

La marque de fabrique du Festival de Lanaudière, l'invitation à la découverte, sera incarnée, le 30 juillet, par la présentation en version concert du *Vampire* de Heinrich Marschner.

Un opéra rare

Après une éclipse de près de 100 ans, l'opéra *Le Vampire* de Heinrich Marschner a fait ces dernières années l'objet de plusieurs productions. Cet ouvrage heureusement ressuscité possède un intérêt indéniable. Marschner (1795-1861) se situe dans le sillage de Weber, fondateur de l'opéra romantique allemand. *Le Vampire* a peu de choses à envier au *Freischütz* de Weber et a eu une évidente influence sur Wagner. On peut facilement tracer une ligne du *Freischütz* de Weber passant par *Le Vampire* de Marschner et s'achevant au *Vaisseau fantôme* de Wagner. Marschner apparaît donc comme un chaînon important de l'histoire de l'opéra allemand. Un autre de ses ouvrages, *Hans Heiling*, le démontre amplement. Espérons que le public aura la curiosité d'être au rendez-vous de cette soirée du 30 juillet, dirigée par Jean Marie Zeitouni, avec Philipp Addis dans le rôle-titre.

GUY HAMELIN/FESTIVAL DE LANAUDIÈRE

L'Amphithéâtre Fernand-Lindsay de Lanaudière porte le nom d'un grand homme, créateur de ce festival.

Pour le retour musical de l'ancien directeur musical de l'OSM, les 22 et 23 juillet, ses programmes sont les suivants: extraits de *Roméo et Juliette* de Prokofiev, *Danses symphoniques* de Rachmaninov et *La Valse* de Ravel le 22; *Finlandia* de Sibelius, *2e Concerto* de Rachmaninov (soliste Kirill Gerstein) et *Symphonie fantastique* de Berlioz le 23.

Concert et vidéo

L'Amphithéâtre Fernand-Lindsay de Lanaudière porte d'abord le nom d'un grand homme, créateur de ce festival. Ensuite, il a une acoustique miraculeuse. Enfin, il offre, au-delà de l'amphithéâtre couvert, une pelouse accueillante et accessible à peu de frais. Il voit une foule, variable selon les programmes et la météo, piqueniquer avant les concerts. Ces spectateurs seront choyés, puisque la nouveauté sera l'installation d'écrans géants à diodes électroluminescentes (DEL) qui rapprocheront le public de l'action, scrutée par sept caméras. Deux écrans seront installés près de la scène, deux autres, à la lisière de la pelouse.

Il faut aussi souligner les initiatives de la part du Festival de Lanaudière de démocratisation de la musique envers les jeunes. La pelouse est gratuite pour tout enfant ou adolescent de moins de 18 ans accompagné d'un adulte, alors que les jeunes adultes de 18 à 25 ans paieront un seul billet pour deux.

Liszt et les églises

Le bicentenaire de la naissance de Franz Liszt sera souligné, mais sans plus. Ceux qui s'attendaient à entendre la *Faust-Symphonie* seront déçus. Des œuvres orchestrales seront dirigées par Jean-Philippe Tremblay le 15 juillet, lors du concert reformaté d'Alain Lefèvre. *Les Préludes* de François Dompierre, qu'il devait jouer en création mondiale, nécessitant quelques retouches, le pianiste québécois a choisi de programmer le *4e Concerto* d'André Mathieu. Le surlendemain, Jean-Michaël Lavoie et l'OSQ entameront leur concert avec la *2e Rhapsodie hongroise*.

Par contre, Liszt marquera les programmes des concerts dans les églises. Lundi 11 juillet, à L'Assomption, le pianiste brésilien Arnaldo Cohen se voit confier *Réminiscences de Norma*, *Impromptu*, *La lugubre gondole I*, *Rhapsodie espagnole* et la *Sonate en si mineur*. Le lendemain, à Lavaltrie, Valentina Lisitsa jouera la *2e Ballade* et des transcriptions d'*Aïda* de Verdi et du *Chant du cygne* de Schubert. Lundi 25 juillet, à Saint-Jean-de-Matha, Serhiy Saloy interprétera les six Grandes Etudes d'après Paganini, le *Liebestod* de *Tristan et Isolde* et la transcription de la *9e Symphonie* de Beethoven. Enfin, le 1er août, le Français Pascal Amoyel abordera les superbes *Harmonies poétiques et religieuses* dans l'église de Saint-Paul-de-Joliette.

Collaborateur du Devoir

FESTIVAL DE LANAUDIÈRE
Du 9 juillet au 7 août. Réservations: 1 800 561-4343. Information détaillée: *www.lanaudiere.org*

25e Festival Nuits d'Afrique

Une édition marquée par le parrain Manu Dibango

YVES BERNARD

Par leurs chants et danses, ils seront 450 artistes à scénariser l'Afrique contemporaine et sa diaspora pour la 25e édition du Festival international Nuits d'Afrique (FINA). Du 12 au 24 juillet, une édition majeure, les yeux grands ouverts sur les tendances d'un quart de siècle de musiques, jusqu'à la world 2.0. À travers le temps, Manu Dibango a ponctué tous les courants. Grand frère des musiciens, parrain du FINA, il s'amène mercredi au Métropolis en lever de rideau.

On n'aurait pu choisir meilleur porte-parole. Il aurait pu redire: *«Je remercie le bon Dieu et son copain le diable, il faut bien mettre un peu d'ambiance!»* Il confie plutôt: *«C'est la constance de l'organisation des Nuits d'Afrique qui m'intéresse. Ce n'est jamais facile, surtout quand on est dans un pays autre que le sien, de faire des choses qui paraissent normales par la suite.»* L'histoire lui donne raison puisque le FINA est peut-être le plus ancien festival nord-américain du genre.

Et en France, quel est le legs de la déferlante africaine des années 1980? *«Nous ne sommes plus à l'époque de Jack Lang, le ministre de la Culture de l'époque. Il n'y a pas d'événements comparables au FINA et cela n'arrivera pas de sitôt. Dans chaque grand festival, on invitera peut-être un artiste africain, mais sans plus. Comme il y a un virage vers la droite profonde, c'est un peu l'hiver en ce qui concerne les rencontres des autres types. Ce qui est curieux, c'est qu'il y en a de plus en plus en Allemagne.»*

Des boîtes à l'Olympia

Manu Dibango a écrit: *«On ne peut pas peindre du blanc sur du blanc, du noir sur du noir: nous sommes tous les révélateurs les uns des autres.»* Rassembleur tous azimuts, il fut de chaque odyssée depuis le mouvement des indépendances africaines, animant à Bruxelles une boîte africaine dès 1960, rejoignant par la suite le grand Kabasélé au Zaïre, puis revenant à Paris pour accompagner les Dick Rivers et Nino Ferrer. Triomphant, finalement, à l'Olympia en 1973.

Quatre concerts thématiques, avec invités, couvrent chacun une grande région du monde

Le temps lui aura permis de côtoyer Fela Kuti, d'intégrer le hip-hop à son mélange de soul, de jazz et de makossa dès 1984, de regrouper plusieurs pointures du continent dans Wakafrica, d'injecter dans ses créations la salsa dura de la Fania All-Stars, le reggae de Sly & Robbie, la musique religieuse, le son cubain, le swing de La Nouvelle-Orléans et ainsi de suite. Cette année, il lance deux disques: *Ballad Emotion*, où il revisite vingt classiques du jazz, et *Passed Present Future*, réalisé en collaboration avec Wayne Beckford, qui révèle plusieurs versions remixées de grandes chansons, dont l'œuvre maîtresse *Soul Makossa*, livrée en 2.0.

«Ce n'était pas mon intention de la reprendre, explique Manu. *Mais Wayne Beckford possède l'art de relire et de recréer. Sur le disque, il transmet une approche très moderne avec de l'électro et du funk.»* À Montréal, le caméléon visionnaire proposera un voyage à travers le temps avec des musiciens plus jeunes que lui: *«Rassurez-vous*, rigole-t-il. *Je suis l'exception dans le groupe et cela m'oblige à aller au fond de moi-même.»*

Sacré parrain! Il partagera le FINA avec des créateurs de 32 pays, de tous les âges et de plusieurs styles musicaux. L'événement propose 57 concerts, dont plus d'artistes internationaux à l'extérieur, dans son nouveau lieu au Parterre du Quartier des spectacles. S'y produiront gratuitement l'Ivoirien Meiway, la grande chanteuse mandingue Oumou Sangare, les Soukous Stars et Kassav' en clôture, la figure de proue du zouk.

S'ajouteront par ailleurs quelques dizaines d'autres. Quatre concerts thématiques, avec invités, couvrent chacun une grande région du monde. Au menu de cette série: l'Amérique latine de Ramon Cespedes, l'Afrique mandingue d'Aboulaye Koné, l'Afrique du Nord de Bambara Trans et l'Afrique bantoue de Manu Atna Njock.

Funk, blues, folk

À l'exception de Manu Dibango et d'Emeline Michel, la programmation en salle est empreinte de découvertes. Plusieurs feront école: le Grupo Fantasma, incarnation d'un formidable funk latino teinté de psychédélisme; le guitariste touareg Bombino et son blues du désert; le Sud-Africain Dizu Plaatjies, ex-leader d'Amampondo; les Espoirs de Coronthie, déjà immenses en Guinée Conakry; Madjo et Meklit Hadero, de pop folk ou de folk pop éthiopien.

Quoi d'autre? Les artistes montréalais, toujours présents. Retenons l'éternel Zal Sissokho en trio avec Mansa Sissoko et Mamadou Koita; Oumar N'Diaye, tout de folk africain; Élété, Sarava et le Cuban Martinez Show, les trois lauréats du concours des Syli d'or, de même que le multi-instrumentiste multidisciplinaire Gotta Lago, l'un des trésors les mieux gardés en ville, avec six prestations différentes.

Pour dessert, la nouvelle série Nuits d'Afrique Sound System: une plongée dans l'univers de la world 2.0 présentée en collaboration avec l'équipe de Masala, la référence montréalaise en la matière.

Collaborateur du Devoir

■ Du 12 au 24 juillet, au Club Balattou, au Cabaret du Mile End, au Métropolis, au Lion d'Or, à la S.A.T. et au Parterre du Quartier des spectacles. Renseignements: ☎ 514 499-FINA, *www.festivalnuitsdafrique.com*

CULTURE

LUNDI 11 JUILLET 19h30
LES PETITS MOUCHOIRS
de Guillaume Canet
France. 2010. 155 min. Avec François Cluzet, Marion Cotillard, Benoît Magimel, Gilles Lellouche, Jean Dujardin, Valérie Bonneton et Pascale Arbillot. (G)
THEATRE OUTREMONT
BILLETTERIE 514 495-9944
1248, AVENUE BERNARD OUEST
accès culture
Montréal

Ceux qui restent

Une enfant en deuil est convaincue que l'âme de son père se niche dans un acacia

L'ARBRE (V.F. THE TREE)
Réalisation: Julie Bertuccelli. Scénario: Elizabeth J. Mars, J. Bertuccelli, d'après le roman de Judy Pascoe. Avec Charlotte Gainsbourg, Morgana Davies, Marton Csokas, Christian Byers, Tom Russell, Aden Young. Photo: Nigel Bluck. Montage: François Gédigier. Musique: Grégoire Hetzel. France-Australie-Allemagne-Italie, 2010, 100 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Huit ans après le succès critique de son premier long métrage de fiction, *Depuis qu'Otar est parti,* lauréat de nombreux prix, la Française Julie Bertuccelli revient avec un film à la fois distinct et parent. Comme son prédécesseur, *The Tree* est mû par les thèmes de la famille, de l'absence et du deuil. Coup du sort, le conjoint de la cinéaste est décédé dans l'intervalle. Le film lui est dédié.

Une trame narrative nourrie d'ellipses suit les réactions des différents membres d'un clan australien au décès précoce du père. Les attitudes contrastées de la mère et de la fille sont au cœur d'un récit qui tend à s'égarer dès que l'on bifurque vers les points de vue des garçons, le scénario ayant privé ceux-ci de la profondeur psychologique dévolue aux deux premières.

PHOTOS SOURCE MÉTROPOLE FILMS

Les attitudes contrastées de la mère et de la fille sont au cœur du récit dans *L'Arbre*.

Quand j'avais huit ans

D'abord en proie à l'inertie, Dawn (Charlotte Gainsbourg, naturelle et secrète) peine à reprendre le dessus. À l'inverse, Simone (Morgana Davies, formidable), huit ans, déclare à une amie: *«On peut choisir d'être heureux ou malheureux. Je choisis d'être heureuse.»* Les enfants ont des réflexions dans ce film que leur envieraient bien des philosophes. Convaincue que l'âme de son père s'est logée dans l'immense acacia qui domine leur propriété, Simone s'ouvre de sa découverte à sa mère. Graduellement, Dawn refait surface, trouve un travail, flirte avec son patron. Dès lors, Simone s'accroche à une branche, s'accroche au passé.

Pour contemplatif qu'il soit, *The Tree* comporte nombre de redites, lesquelles concernent généralement le comportement de plus en plus dictatorial de Simone. La cinéaste privilégie par ailleurs un symbolisme un peu lourd dans son anthropomorphisation de l'arbre et le rapport de celui-ci avec la maison. La métaphore du deuil envahissant et potentiellement destructeur n'avait pas à être aussi appuyée. Et que dire de la présence du prétendant, sinon qu'elle fleure le passage obligé?

The Tree est toutefois émaillé de passages prenants, d'observations justes et de silences aussi languides que le climat du Queensland, dont les routes secondaires poussiéreuses et la végétation tour à tour désertique et luxuriante meublent fort joliment le cadre. Un cadre souvent occupé par le visage de Charlotte Gainsbourg, canevas gracieux s'il en est, qu'une lumière changeante suffit à transformer.

Collaborateur du Devoir

Les enfants ont des réflexions dans ce film que leur envieraient bien des philosophes

Des cris, des pleurs, des baisers

ENCORE UN BAISER
Réalisation et scénario: Gabriele Muccino. Avec Stefano Accorsi, Vittoria Puccini, Pierfrancisco Favino, Claudio Santamaria, Giorgio Pasotti, Marco Cocci, Sabrina Impacciatore, Daniela Piazza, Valéria Bruni Tedeschi. Image: Arnaldo Catinari. Montage: Claudio Di Mauro. Musique: Paolo Buonvino. Italie-France, 2010, 140 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

La feuille de route hollywoodienne de Gabriele Muccino n'est ni déshonorante ni transcendante. Tout juste deux films avec Will Smith (*The Pursuit of Happyness*, *Seven Pounds*). Le cinéaste italien a su sinon faire sa marque en observant ses contemporains et compatriotes, obtenant à ce jour son plus franc succès avec *Juste un baiser* (2001). Cette chronique d'une bande de trentenaires irresponsables et volages a su toucher les cœurs. C'est sur la foi de cette affection qu'il les retrouve aujourd'hui dans *Encore un baiser*: plus vieux, mais pas nécessairement plus matures.

Gabriele Muccino semble afficher une seule obsession: ne jamais ennuyer. Et il déploie l'artillerie lourde, à commencer par un scénario digne des meilleurs téléromans

Les vieux copains

Les cinq hommes de cette bande disparate (certains roulent sur l'or, d'autres sur pas grand-chose…) sont de nouveau réunis à la suite du retour d'Adriano (Giorgio Pasotti), absent depuis bien des années et encore traumatisé par son récent séjour dans une prison de Thaïlande. À Rome, il retrouve ses vieux amis, dont les vies sentimentales et familiales ne sont pas des exemples de stabilité. D'autant que Paolo (Claudio Santamaria) fréquente son ancienne compagne, mère de l'enfant qu'Adriano a lâchement abandonné pour courir le vaste monde. Entre les colères de Marco (Pierfrancisco Favino), mari jaloux à en être ridicule, et les tentatives de séduction de Carlo (Stefano Accorsi), un ancien Don Juan repenti voulant reconquérir son ex-épouse (Vittoria Puccini), l'agitation est à son comble dans les rues de Rome, filmée ici comme une ville anonyme et rarement dans toute sa splendeur.

Gabriele Muccino semble afficher une seule obsession: ne jamais ennuyer. Et il déploie l'artillerie lourde, à commencer par un scénario digne des meilleurs téléromans, où les intrigues se télescopent à la manière d'un feu d'artifice, passant d'une petite tragédie à l'autre à la vitesse de l'éclair. Ce refus de la lassitude s'exprime aussi par une caméra virevoltante devant des personnages en larmes ou en colère — les deux émotions dominantes du film — et un montage à la tronçonneuse où le refus de laisser du temps au temps est manifeste.

Ces portraits de groupe avec drames ont visiblement la cote auprès du public, à en juger par le succès foudroyant et mystérieux du récent film de Guillaume Canet, *Les Petits Mouchoirs*. Celui de Muccino en constitue la réponse italienne, dominée par des acteurs au charme certain et une absence complète de considérations sociopolitiques. Car l'Italie d'*Encore un baiser* ne semble nullement rongée par la politique-spectacle, les dirigeants corrompus ou une économie en lambeaux; les seules véritables préoccupations relèvent de la sphère privée, ce qui explique sans doute pourquoi les personnages sont souvent cantonnés dans leurs intérieurs plus ou moins chics, criant parfois jusqu'à s'en déchirer les cordes vocales ou faire trembler les murs.

Dans tout ce tumulte surgit Valéria Bruni-Tedeschi, étonnante touche de sérénité, elle trop souvent abonnée aux rôles de femme au bord de la crise de nerfs. Une accalmie au milieu de cet opulent feuilleton télévisé pour grand écran.

Collaborateur du Devoir

MÉTROPOLE FILMS

Une scène du film *Encore un baiser*

CULTURE

Le Gardien de zoo : que c'est bête!

Une thérapie animale collective pour faire un mâle alpha d'un lourdaud

ZOOKEEPER
(V.F.: LE GARDIEN DE ZOO)
Réalisation: Frank Coraci. Scénario: Nick Bakay, Rock Reuben, Kevin James, Jay Scherick, David Ronn. Avec Kevin James, Rosario Dawson, Leslie Bibb, Ken Jeong, Donnie Wahlberg, Joe Rogan. Image: Michael Barrett. Montage: Scott Hill. Musique: Rupert Gregson Williams. Etats-Unis, 2011, 102 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Alors qu'il est toujours fort instructif de lire les génériques, question de mieux comprendre les influences et les alliances, l'exercice peu aussi s'avérer déprimant. Lire, par exemple, que pas un ni deux, mais bien cinq scénaristes ont accouché d'une comédie aussi affligeante que *Zookeeper* dépasse l'entendement.

Il ne fallait tout d'abord pas d'aussi nombreuses têtes pour pondre une idée qui fait depuis des décennies la fortune des studios Disney: donner la parole aux animaux. Par contre, l'idée que cette ménagerie dialogue avec des humains, un seul en l'occurrence, dans le cadre à la fois réaliste et artificiel d'un zoo, peut se révéler farfelue et séduisante pour les petits et les grands.

SOURCE SONY PICTURES

Griffin, interprété par Kevin James est un gardien bienveillant.

Le cinéaste Frank Coraci (*Click, The Wedding Singer*) se contente, dans ce parc, de diriger le trafic de ce bestiaire. Y trône Griffin (Kevin James), un gardien bienveillant, autrefois éconduit par Stephanie (Leslie Bibb), celle qu'il voulait épouser. Pour madame, dorloter des gorilles, brosser des éléphants et sauver des enfants imprudents des griffes des ours ne sont pas de vrais exploits pour un homme ambitieux. Cinq ans plus tard, une rencontre fortuite allume à nouveau la flamme de Griffin. Il tente alors l'impossible pour la reconquérir, considérant même l'idée de quitter son boulot.

Pour les animaux du zoo, ce serait une véritable catastrophe. Ils décident donc de faire ce qu'ils n'avaient jamais osé jusque-là: prendre la parole devant un humain. C'est alors le début d'une vaste thérapie collective pour faire de ce lourdaud un mâle alpha, pour réveiller la bête en lui qui épatera l'élue de son cœur, qui ressemble parfois à une poule de luxe. De la lionne trop bavarde (voix de Cher; que dire, sinon qu'elle est méconnaissable?) au gorille viril (voix de Nick Nolte, pas vraiment à contre-emploi), tous prodiguent leurs conseils dans une joyeuse cacophonie.

Ce carnaval des animaux et des imbéciles affiche rapidement un rythme déficient. Car une fois mise en place cette convention narrative, le charme se fracasse sous le poids des répliques plus ou moins inspirées et surtout d'un humour grotesque dont Kevin James se veut le porte-étendard. Son imposant tour de taille évoque rarement les jeunes premiers ou les derniers amants romantiques, et en l'espace de quelques films (*I Now Pronounce You Chuck and Larry, Paul Blart: Mall Cop)*, il a su parfois tirer profit de ses kilos en trop.

Mais il ne suffit pas de gesticuler devant une caméra pour provoquer le rire. Avec si peu de mots d'esprit en bouche, avec un romantisme sirupeux à la clé — les violons sont ici remplacés par les guitares des mariachis, une rare bonne blague répétée à un moment judicieux —, le spectateur n'a qu'une seule envie, celle de trouver la sortie de ce zoo où les plus bêtes ne sont pas toujours ceux que l'on croit.

Collaborateur du Devoir

Méchants, méchants patrons

HORRIBLE BOSSES
(MÉCHANTS PATRONS)
De Seth Gordon. Avec Jason Bateman, Jason Sudeikis, Charlie Day, Kevin Spacey, Jennifer Aniston, Colin Farrell. Scénario: Michael Markowitz, John Francis Daley, Jonathan Goldstein. Image: David Hennings. Montage: Peter Teschner. Musique: Christopher Lennertz. Etats-Unis, 2011, 102 minutes.

MARTIN BILODEAU

Il y a trente ans, Jane Fonda, Lily Tomlin et Dolly Parton ont rêvé de se débarrasser de leur patron misogyne et abuseur dans *Nine to Five.* Cette comédie féministe pétillante et socialement responsable réussit encore aujourd'hui à faire passer *Horrible Bosses*, son répondant masculin tout neuf signé Seth Gordon (*Four Christmases*), pour une *vieille joke.*

«Ce n'est pas un crime si c'est pour le bien commun», s'exclame un des trois potes au centre de cette comédie à grosses ficelles (Jason Sudeikis) quand l'idée de tuer le fils coké (Colin Farrell, méconnaissable) de son défunt patron est évoquée entre deux bières. Ses amis — un hygiéniste (Charlie Day) aux prises avec une dentiste nymphomane (Jennifer Aniston) et un cadre ultradynamique (Jason Bateman) poussé dans l'impasse par un patron cruel (Kevin Spacey) — se rangent rapidement à son idée.

Manipulation, chantage, abus de pouvoir: la cause est entendue, le *quoi* et le *pourquoi* vite expédiés sur la foi de situations forcées dignes de sketches télévisés, articulées autour de mâles à la psychologie aussi lisse qu'une piste d'atterrissage. Pour eux, *The Hangover* de Todd Phillips semble être l'équivalent masculin de *La Femme mystifiée* de Betty Friedan.

Seth Gordon passe les plats, avec une mise en scène de centre commercial bien de circonstance

La comédie prend du mieux dès l'instant où le scénario s'attaque à régler le *où* et le *comment*. Ces moments sont plus fertiles en rebondissements et en instants comiques, avec à la clé l'élément perturbateur (Jamie Foxx, épatant en criminel consultant) et l'attendu *deus ex machina*. Le modèle de *Strangers on a Train* d'Hitchcock, où chacun commet le crime de l'autre pour éviter que la piste ne remonte jusqu'à eux, est évoquée, mais le film, du tac au tac, avance trop vite pour que ce germe atteigne son plein potentiel.

Seth Gordon passe les plats, avec une mise en scène de centre commercial bien de circonstance, assez anonyme pour que les gags de sources diverses s'harmonisent, assez homogène pour que le film tienne la route lorsque le scénario piétine.

Enfin, tandis que Jason Bateman s'en tient à son étroit registre de gars analytique, pince-sans-rire et bien de sa personne, Jason Sudeikis (un habitué de l'émission *Saturday Night Live*) et Charlie Day alternent dans celui du clown de service. Ce dernier, issu de la télé (*It's Always Sunny in Philadelphia*), est toutefois mieux armé au rayon des situations cocasses et des répliques hilarantes. De là à dire qu'il est le Dolly Parton de *Horrible Bosses,* il n'y a qu'un pas.

Collaborateur du Devoir

WARNER BROS.

Une scène de *Méchants patrons*

DE VISU

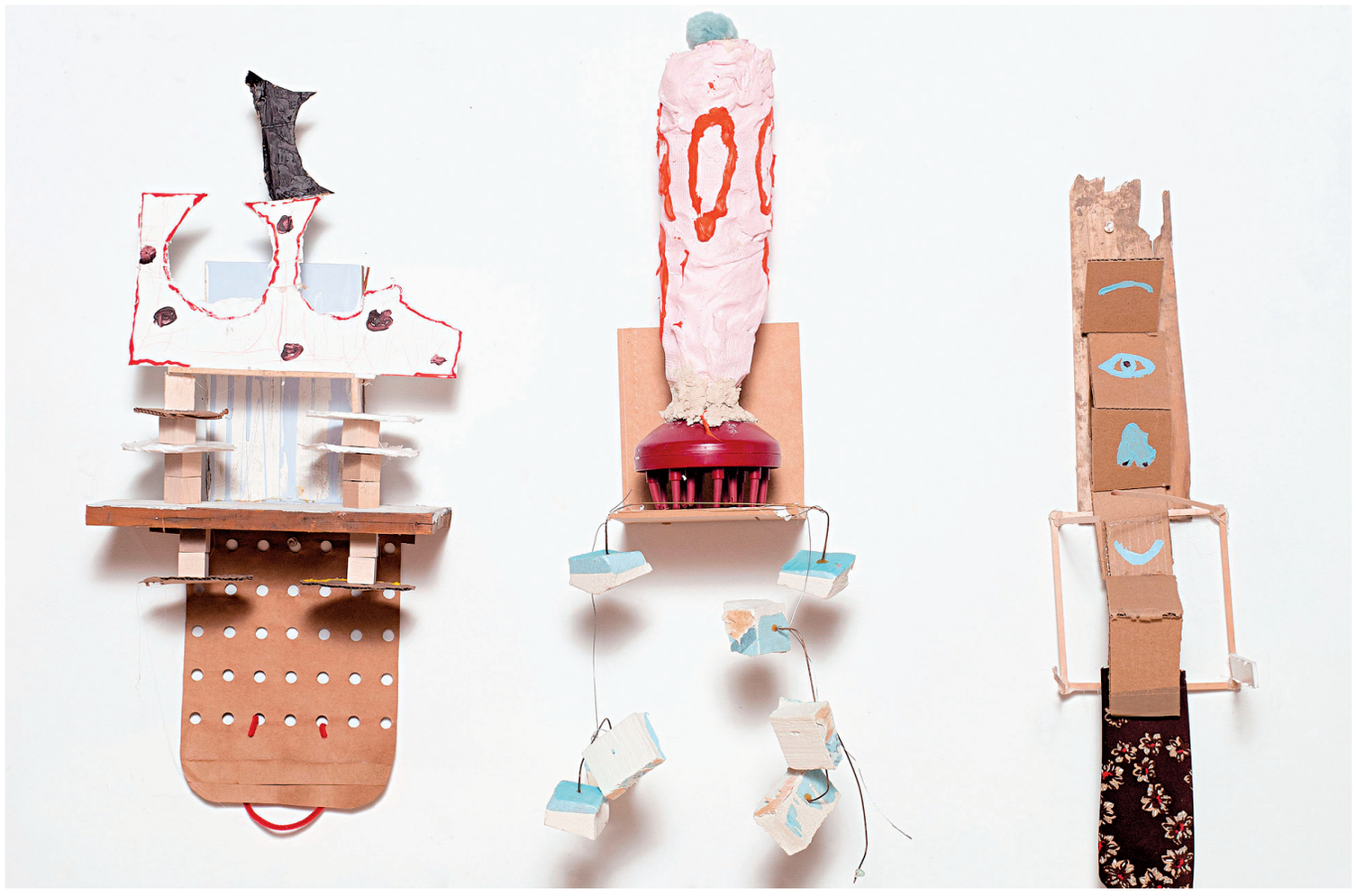
Banque d'idées

L'éclatement et l'inventaire sont au cœur de deux expositions différentes

TOURNER AUTOUR
Galerie Simon Blais
5420, boulevard Saint-Laurent,
jusqu'au 6 août

LA FORME DES JOURS
Serge Murphy
Musée des beaux-arts de Montréal, 1380, rue Sherbrooke Ouest,
jusqu'au 2 octobre.

JÉRÔME DELGADO



MBAM

La Forme des jours, de Serge Murphy, est une fascinante mise à nu de l'artiste au travail.

Il semble y en avoir cinquante, peut-être le double ou le triple. Les petites statuettes de Serge Murphy, faites d'objets hétéroclites, forment sa première exposition solo dans un musée montréalais. Ici, au Carré d'art contemporain du Musée des beaux-arts (MBAM), les sculptures abondent, à tel point que les quatre murs de la salle en sont tapissés.

Serge Murphy fait du collage, mais en sculpture. Il est connu pour la disparité de ses éléments, leur «hétéroclité» aléatoire, parfois bancale, néanmoins équilibrée et dosée. Un désordre ordonné, comme le veut le cliché. L'exposition *La Forme des jours* du MBAM en rajoute en ce sens. L'ensemble des compositions, dont le dénominateur commun semble être le socle mural, tient sur une horizontale bien rectiligne. S'y range, de manière presque obsédante, chacun des assemblages.

Cette rigidité de présentation est un contrepoint à la signature de l'artiste, exubérante et colorée. Elle confirme aussi le retour de Murphy, entamé en 2008 à la Manif de Québec, vers la présentation murale presque bidimensionnelle de ses débuts. On ne fait plus le tour de ses installations, on leur fait face. Et pour cette première au musée, si démesurée, les bricoles faites de bric et de broc nous entourent.

Et elles nous observent. Si la plupart d'entre elles nagent dans l'abstraction, quelques formes finissent par être reconnaissables, surgissant çà et là. Parmi elles, le visage, option simple — un cercle, deux trous — et récurrente dans l'œuvre de Murphy. Ici des figurines; plus loin une maisonnette, une croix ou encore un champ de sculptures.

La signification de toutes ces combinaisons du quotidien demeure dans la sphère du privé — leur lecture n'est accessible qu'à son seul auteur. Peut-être aussi à quelques intimes. Constructions spontanées, fabriquées à même les ressources de l'atelier (des retailles de bois, des broches, du fil, des vêtements...), elles expriment néanmoins le passage du temps, d'une vie consacrée à fouiller dans les matières les plus diverses. Un plaisir à creuser, à découper, à tordre, à triturer et à refaire.

La Forme des jours est une fascinante mise à nu de l'artiste au travail, une imposante structure qui nous embrase. Chaque détail est une petite flamme qui allume notre imaginaire.

Et ça tourne!

La création est affaire d'expériences, d'essais et d'associations parfois inattendues. L'exposition estivale de la galerie Simon Blais, intitulée *Tourner autour,* en est une belle preuve. Celle-ci étant composée de trois artistes — dont deux qui ne font pas partie de la «famille» Blais —, le galeriste du boulevard Saint-Laurent renouvelle son type d'exposition. *Tourner autour* met moins l'accent sur l'œuvre d'art, sur la pièce, que sur le processus et la collecte d'idées et de moyens.

Les œuvres de Jean-Benoit Pouliot, de Guy Pellerin et de Sylvie Cotton cohabitent pêle-mêle, sur les murs de la galerie et sur une table. La paternité des peintures, dessins et objets demeure secondaire, comme si l'ensemble formait un tout, indissociable.

Les variantes formelles apparaissent dès lors comme de multiples pistes, comme ce *Tourner autour* annoncé par le titre. Au final, certains rapprochements sont savoureux, et les surprises, innombrables, tel le face-à-face chromatique entre des bandes verticales (*Tous les crayons de l'atelier,* Sylvie Cotton) et des masses semblables aux échantillons fournis par Sico (*Coffret n° 383 – route 132,* Guy Pellerin).

Collaborateur du Devoir

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Le Plan Nord de Jean Désy

CHRISTIAN DESMEULES

C'est un passionné du Nord, amoureux de la glace et de la pêche. Médecin marginal, poète voyageur, Jean Désy interroge depuis le milieu des années 1980 la condition humaine.

Ses récits de voyage, méditations boréales, romans, essais et poésies témoignent de son vaste désir — aussi étendu que la toundra québécoise qu'il aime tant — de concilier l'art et la vie et de trouver la ligne de partage entre la littérature et la médecine, toutes deux arts essentiels de la rencontre avec l'autre.

Avec *Vivre ne suffit pas,* une anthologie de 24 textes déjà parus, l'écrivain qui partage sa vie entre Québec et le Grand Nord livre un véritable credo. Sa conviction prend racines et s'incarne avant tout dans un territoire. *«Au fond, je ne crois en rien dès que je ne me fonds pas dans la toundra ou une rivière du Nord, dès que je m'éloigne des sources telluriques ou célestes. Si je suis nuage dans la toundra, si je suis brin de neige dans la taïga, si je suis rameau de tremble sur les rives d'un lac laurentien, alors, ça va, ma foi me permet de tolérer la souffrance, celle des autres et la mienne. Sinon, je suis perdu.»*

Dérivée d'un désir millénaire et atavique de donner un nom au bonheur de vivre autant qu'à la peur de mourir, la foi élargie de Jean Désy est le palliatif qui lui permet de supporter l'existence en *«ce monde ridicule»*.

On sent passer dans ces textes humanistes la respiration du monde. Une haleine où entre beaucoup d'air froid, des odeurs de thé du Labrador, de fumée et de sang de caribou.

Faut-il dire ou se taire devant la beauté ou l'horreur? L'écrivain entretient un rapport ambigu, il ne s'en cache pas, avec la parole littéraire — autant d'ailleurs qu'avec la médecine, qui demeure pour lui une *«tâche teintée d'une longue souffrance à porter»*.

Et si la tentation du silence est permanente, il demeure que *«vivre ne suffit pas»*. Il faut le poème et *«il faut l'oiseau dont le cœur bat»*.

Collaborateur du Devoir

VIVRE NE SUFFIT PAS
ANTHOLOGIE SUIVIE D'UN INÉDIT
Préface d'Yves Laroche
XYZ
Montréal, 2011, 148 pages

GALERIE D'ART Stewart Hall ART GALLERY
Du 10 juillet au 28 août 2011
SOUVENIRS
Images de Pointe-Claire d'hier et d'aujourd'hui
Œuvres récentes et artéfacts
Présentée dans le cadre du Centenaire de la Ville de Pointe-Claire
PIQUE-NIQUE VERNISSAGE :
Dimanche 10 juillet, de midi à 16h
Activité pour les enfants dans le parc : de midi à 14h
Entrée libre
INFO : 514 630-1254
www.ville.pointe-claire.qc.ca

NATURE, MUSIQUE ET ART : LE GOÛT DE L'ÉTÉ!
SAINT-BENOÎT-DU-LAC et ORFORD
24 juillet - visite de l'abbaye et concert au Centre d'arts
MARIE-VICTORIN, sa vie, son pays…
30 juillet - une journée à la campagne!
LES BALLETS RUSSES DE DIAGHILEV
et
NAPOLÉON BOURASSA – LA QUÊTE DE L'IDÉAL
27 août - Musée national des beaux-arts du Québec
Les beaux détours CIRCUITS CULTURELS
www.lesbeauxdetours.com
514 352-3621
En collaboration avec Club Voyages Rosemont

1754: Bon-Secours BRÛLE
Tournées découvertes
Mardi au dimanche
en après-midi
1er juin au 4 septembre 2011
VISITE GUIDÉE
Site archéologique
VISITEZ LE MUSÉE MARGUERITE-BOURGEOYS
400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal
514-282-8670 Champ-de-Mars
www.marguerite-bourgeoys.com
Baladodiffusion
www.marguerite-bourgeoys.com/1754
Culture, Communications et Condition féminine Québec
Montréal
Ce projet a été réalisé dans le cadre de l'Entente sur le développement culturel de Montréal
Partenaire média LE DEVOIR Libre de penser

UNE PRÉSENTATION DE LA SAQ
LE VIN CHEZ LES GAULOIS
EXPOSITION DU 18 MAI AU 16 OCTOBRE 2011
À POINTE-À-CALLIÈRE
POINTE-À-CALLIÈRE
Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal
350, place Royale
Vieux-Montréal
514 872-9150
www.pacmusee.qc.ca
RHÔNE LE DÉPARTEMENT
astral AIR CANADA InterContinental MONTRÉAL Tourisme Montréal La Presse The Gazette
© RMN / JEAN-GILLES BERIZZI (SAINT-GERMAIN-EN-LAYE, MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE NATIONALE) / MUSÉE GALLO-ROMAIN, LYON-FOURVIÈRE / MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE LYON, PHOTO : FRANÇOIS PLANET

Site 1
Denise Breton
Aquarelle
15 Ch. Fisher
Austin
819-843-1398

Site 2
Edith Pominville
Mosaïque
1010 Rte Missiquoi
Bolton Est
450-292-4366

Site 3
Richard Bélanger
Aquarelle, huile et acrylique
783 route 245,
Bolton Est
450-292-0366

Site 3
Jacynthe Comeau
Aquarelle, huile et acrylique
783 route 245,
Bolton Est
450-292-0366

Site 4
Pierre Gervais
Vitrail
8 Impasse Gilbert,
Bolton Est
450-297-4187

Site 5
Kazuyo Kamada
Poterie
29 rang Vincent,
St-Étienne de Bolton
450-297-3270

Site 7
Renée Roy
Peinture
19 ch. Kates,
Bolton-Est
450-297-0813

Site 8
Suzanne Bélair
Huile
123 rue Lac des Sitelles,
Austin
450-297-0304

Site 9
André Van Melle
Peinture, fusain
19 ch. du Lac
Malaga
Austin
514-893-3499

Site 10
Christa Fairchild
Photographie, techniques mixtes
10 ch. Bishop, Austin
819-843-6335

Site 11
Michel Paradis
Sculpture, forge d'art
608 ch des Carrières
Stukely-Sud
450-297-1018

Site 12
Sonia St-Gelais
Feutrage. techniques mixtes
608 ch des Carrières
Stukely-Sud
450-297-1018

Site 13
Marie Christine Nadeau
Techniques mixtes
354 Principale,
Eastman
450-297-2544

Site 14
Carine Plomteux
Joaillerie
13 du Sommet,
Eastman
514-945-5907

Site 15
Henriette Genest
Shibori, feutrage
36 du Promontoire,
Eastman
450-297-2181

Site 16
Ginette Deschênes
Photographie
21 rue de la Brise,
Orford
819-769-0479

Site 17
Gervais Tardif
Sculpture animalière
2530 ch. du Parc
(Mairie), Orford
450-532-4024

Site 17
Monique Fontaine
Aquarelle
2530 ch. du Parc
(Mairie), Orford
514-919-2510

Site 18
Julie Marchessault
Peinture, technique mixte
750 ch. Dustin,
Ayer's Cliff
819-838-1073

Site 19
Bernard Frenette et Francine Paquin
Peinture
269 Brunelle, Orford
450-532-4129

Site 20
Catherine Benoît
Verre soufflé, Pâte de vere
2727 rue Norbel
Magog
514-238-5336

Site 21
Sylvie Bernadette
Peinture sur soie
251 av. des Scouts
Magog
819-847-2757

Site 22
Robert et Lisa McNeil
Poterie, Fibro-ciment
2594 rue Principale
Ouest, Magog
819-868-1939

Site 23
Pierre Boulé
Ébénisterie
18 Pierre Richard
Magog
819-843-0909

Site 24
Christine Audet
Céramique
2657 rue Principale
Ouest, Magog
819-868-4218

Site 25
Manon Potvin
Huile
270 Ch.Roy, Magog
819-843-8118

Site 27
Diane Ladouceur
Broderie sur parchemin
1447 Champlain,
Magog
819-868-2151

Site 28
Ricardo Blanchette
Ébénisterie
196 Victoria, Magog
819-843-7833

Site 29
Jean-Michel Lopez et Lucie Poirier
Vitrail, joaillerie
446B Principale
Ouest, Magog
819-843-8178

Site 30
Colette Lawlis
Huile
270 rue Memphra,
Magog
819-843-1356

Site 31
Josée Desjardins
Joaillerie
2035 ch. Rodgers
Canton de Hatley
819-822-0303

Site 32
Toshiro Tsubokura
Poterie
17 McFarland,
North Hatley
819-842-1919

Site 33
Réjean Côtes
Poterie
12 chemin Meighs,
Canton de Hatley
819-842-4216

Site 34
Paula Curphey
Poterie
14 Vaughan st,
apt 2B,
Canton de Hatley
819-842-2258

Site 35
Mélanie-Alexandra Beauchamp
Peinture, Dessin
96 Ch. du Lac
Canton de Hatley
819-842-1143

Site 36
Marcel Beaucage
Poterie
60 Pénéplaine,
Ste-Catherine de Hatley
819-843-2934

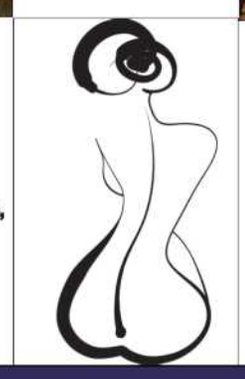
Site 37
SEBA
Mosaïque de verre, peinture
10 Ch. Fontaine
Ste-Catherine-de-Hatley
819-838-1282

Site 38
Marika Szabo
Vitrail
5270 ch. Curtis,
Stanstead Est
819-876-2530

Site 39
Gaétan D'Arcy et Josée Monast
Mosaïque sculpture
2160 ch. d'Ayer's Cliff, Magog
819-847-3779

Site 40
Marise Duguay
Peinture
2225 ch. Georgeville,
Villa 225,
Magog
819-847-3679

Site 41
Lorraine Fortier
Aquarelle, techniques mixtes
2225 ch. Georgeville,
Villa 32,
Magog
819-868-2851



Site 42
François Dubeau
Dessin, techniques mixtes
101 Beaumont,
Magog
819-769-0440

Site 43
Suzanne Valiquette, SCA
Aquarelle, techniques mixtes
28 Ch. Hermitage,
Magog
819-868-0648

18e édition

CIRCUIT DES arts MEMPHRÉMAGOG 2011

VISITE D'ATELIER D'ARTISTES

DU 16 AU 24 JUILLET
DE 10H À 17H

WWW.CIRCUITDESARTS.COM

EXPO COLLECTIVE DU 9 AU 24 JUILLET
Centre Culturel de Magog
81, rue Desjardins

Meurtre dans le monde du show-business

Un polar dans les coulisses de la chanson populaire

Un meurtre prémédité, déguisé en accident avec délit de fuite. Deux faux suicides, qui s'avèrent des assassinats. Et un cas de meurtre non résolu, qui remonte loin dans le passé. Le tout inextricablement lié. Pas de doute, nous sommes bien dans un polar.

DANIELLE LAURIN

D'accord: nous connaissons les coupables, leurs motifs. Reste à savoir si l'enquêteur qui est sur l'affaire en viendra à bout. Ou plutôt, quand. Et comment.

L'originalité, l'intérêt premier de *La Mine d'or* se situe ailleurs. Dans le contexte où ça se passe. Celui du showbiz québécois. Un milieu que connaît bien l'auteur de ce premier roman, Benoît L'Herbier.

Benoît L'Herbier: pionnier du journalisme rock au Québec, publicitaire reconnu, auteur d'une bio de Robert Charlebois et d'un livre sur la chanson québécoise, fils du chanteur et fondateur de Télé-Métropole Robert L'Herbier. Oui. Il s'agit bien de lui. Celui-là même à qui l'on doit l'initiative et la coécriture du tout nouveau spectacle musical *Le Petit Roy*, inspiré des chansons de Jean-Pierre Ferland.

Benoît L'Herbier se mouille jusqu'au cou. Le show, le livre, tout arrive en même temps. Et on ne peut s'empêcher, à première vue, de faire des rapprochements: dans les deux cas il est question du monde des artistes; dans les deux cas on a affaire avec une histoire de meurtre.

À propos de *La Mine d'or*, en particulier, l'auteur confiait récemment au collègue Sylvain Cormier: *«C'est parti de l'idée simple que les vedettes génèrent souvent plus d'argent mortes que vivantes. Et je me suis servi de ce que je sais des rouages du show-business de la musique populaire...»*

La vedette en question, ici, celle qui constitue une mine d'or, est la plus grande star de la chanson québécoise… après Céline Dion. Elle est adulée partout. Richissime, elle vit dans un genre de château, avec son gérant de mari. Et leur jeune garçon. Qui, on va l'apprendre très vite, n'est pas son fils à lui.

La chanteuse a une liaison secrète avec un jeune compositeur. Elle ambitionne d'aller vivre avec lui, peut-être… C'est son secret. Ce qu'elle ne cache pas cependant, à son gérant de mari mais aussi à son producteur ami, ce qui est sûr, en tout cas, c'est qu'elle veut mettre fin à sa carrière.

La jeune femme dans la trentaine consent tout de même, après son long congé de maternité, à enregistrer un disque ultime et à faire une tournée d'adieu. Le roman commence là-dessus. Alors qu'elle apprend à son producteur médusé qu'elle s'apprête à quitter le bateau pour de bon.

Non mais, qu'est-ce qui lui prend? Une tocade, sans doute. Ça va passer. C'est ce qu'espère le producteur, à l'emploi d'une compagnie de disques internationale établie au Japon, pour qui la chanteuse représente la principale vache à lait.

Le producteur lui-même n'est pas dans une situation de tout repos. Outre la pression de son employeur qui ne lui laisse aucun répit, qui exige des résultats concrets, immédiats, sans compassion aucune, il a des problèmes de liquidités, vit au-dessus de ses moyens. Pas question de renoncer à la belle vie.

Et puis, non, ça ne passe pas, ça n'a rien d'une tocade, même le gérant de mari le confirme. On en est là. Blocage complet.

JEAN-FRANÇOIS GUAY

Benoît L'Herbier est un pionnier du journalisme rock au Québec

Par conséquent, en désespoir de cause: mise en place, par le producteur, d'un plan machiavélique, pour sortir gagnant de la situation. Étant entendu que *«les vedettes génèrent souvent plus d'argent mortes que vivantes»*...

Les quelque cent premières pages du roman servent à mettre en place les personnages, leurs intentions, leurs contradictions, leurs aspirations. Bienvenue chez les gens riches et célèbres. Qu'on voit vivre au jour le jour, comme si on était caché dans les coulisses de leur vie. Qu'on entend penser aussi, comme si on était dans la tête de tous en même temps.

C'est l'aspect le plus réussi du livre. Effectivement, les *«rouages du show-business de la musique populaire»*, on est en plein dedans. En plein dans l'envers du succès, dans les faits. Le portrait d'ensemble est saisissant, désolant. Ça marche, c'est crédible.

Encore que. C'est quand même gros. Caricatural, par bouts. Ou, disons, archétypal. Archétype du patron de la maison de disques omnipuissant. Du producteur requin, sans scrupules. Du gérant-mari qui tire les ficelles de son côté, qui a mis son artiste au monde, s'est persuadé qu'elle lui doit tout. Et archétype de la star qui fait des caprices, se noie dans ses états d'âme, sous prétexte de retrouver son authenticité, sa pureté.

Sans oublier le journaliste à potins, avide de scoops malsains, sans éthique aucune, qui débarque dans le décor. Et l'ex-chanteuse paumée, accro à la cocaïne, qui s'amène… Ainsi de suite.

The show must go on

Quand prend forme l'aspect polar du roman comme tel, une fois le premier meurtre commis et l'enquête mise en marche, ça déboule. Tout s'enchaîne à une vitesse folle. C'est coup de théâtre après coup de théâtre.

Il y a de belles trouvailles, des dénouements forts, imprévisibles. Il y a des intrigues mêlées qui rebondissent, ça fait *wow*. C'est emberlificoté, OK, mais ça passe. Jusqu'à ce que ce soit trop. Mais vraiment, vraiment trop. Comme si l'auteur n'avait pas su s'arrêter, modérer ses transports.

Déjà, on avait tiqué sur l'aspect parfois verbeux de la narration. Sur les dialogues, nombreux, souvent trop explicites, pour ne pas dire superflus. Sur le manque d'ellipses, de retenue. Ce genre de travers qu'on retrouve souvent dans les premiers romans, quoi.

Le vrai problème, en fait, consiste en une petite douzaine de pages. Celles qui renferment le dernier chapitre de l'ouvrage, avant l'épilogue. Dommage. Jusque-là, le climat d'ensemble du récit prend malgré tout le dessus. Et puis, outre la galerie de personnages colorés, on se prend d'affection pour le policier-enquêteur: on se dit: tiens, il pourrait devenir un héros récurrent, celui-là…

LA MINE D'OR
Benoît L'Herbier

ROMAN QUÉBÉCOIS

Et l'avenir?

Un premier roman écolo sur les mouvements de population

SUZANNE GIGUÈRE

Selon l'ONU, environ 150 millions de réfugiés du climat devraient être déplacés d'ici 2050. C'est le sujet de *Quai 31*, de Marisol Drouin, jeune auteure originaire de Charlevoix qui signe ici un premier roman d'anticipation écolo, qui laisse supposer le pire pour une planète à bout de souffle.

Contraints de quitter leur île du Sud avalée par la mer, des centaines de «sans-terre» se retrouvent dans des bateaux surchargés. Cap sur le Nord. Personne ne sait combien de temps va durer la traversée avant d'atteindre l'Occident. Ils dorment collés les uns contre les autres, *«les doigts creusant l'intérieur des mains en quête de chaleur»*. Dès leur arrivée, les *«écoréfugiés»*, reconnaissables à l'absence de lueur dans leur regard, sont entassés près du port dans un quartier misérieux et clôturé pour les empêcher d'atteindre la Haute Ville.

Commence alors pour Échine et sa mère (*«mère-émotion»; «mère en mille morceaux»*) une vie sans repères, dans un monde à l'agonie peuplé d'humains immortels, ne ressentant aucune émotion car leurs organes sont artificiels. Dans cette société déshumanisée, on laisse les vieux crever ou disparaître dans des familles d'adoption, on chante dans des langues mortes, on n'a pas besoin d'apprendre à écrire, car existent des écrans, des *«préphrases»* et des claviers iconiques.

Lorsqu'une épidémie se déclare dans la Haute Ville, les réfugiés sont montrés du doigt et jugés responsables. Prêts à se battre pour leur libération, ils font exploser l'escalier entre la Basse Ville et la Haute Ville et se déversent à l'extérieur du quartier. Les autorités perdent le contrôle. La marée humaine s'étend. On donne l'ordre de tirer. Les habitants, sans état d'âme, regardent les sans-terre *«s'embrocher, tomber sous les balles, tourbillonner dans les filets comme un banc de poissons»*. Échine ferme les yeux. Il voit le bleu clair du ciel de son île, savoure les fruits gorgés d'eau, glisse ses pieds nus dans le sable chauffé par le soleil. Les mots s'agglutinent sur la page, jusqu'à ce qu'ils forment une tache d'encre noire.

Porté par une écriture imagée, dynamique, efficace, *Quai 31* se lit d'un trait. Voici un roman qui éveille les consciences sur l'ampleur prévisible des mouvements de population et la perte d'une pluralité ethnique et culturelle. Un roman qui pose en sourdine la question suivante: et vous, vous faites quoi pour vous et vos enfants?

Collaboratrice du Devoir

QUAI 31
Marisol Drouin
La Peuplade
Chicoutimi, 2011, 120 pages

EN BREF

Un trésor de Robert Louis Stevenson

Michel Le Bris, patron du festival littéraire Les Étonnants Voyageurs et spécialiste de l'œuvre de Robert Louis Stevenson, a mis la main sur un roman inédit du fameux auteur britannique, connu surtout pour *L'Île au trésor*. Il s'agit d'un roman inachevé auquel Le Bris s'est permis d'ajouter une fin. *La Malle en cuir*, rédigé en 1877 alors que Stevenson n'a que 27 ans, est le roman de jeunes gens qui cherchent à fuir Cambridge au nom d'utopies lointaines. *La Malle en cuir ou La Société idéale* est publié chez Gallimard. – *Le Devoir*

Pour un été tout en bandes dessinées

FABIEN DEGLISE

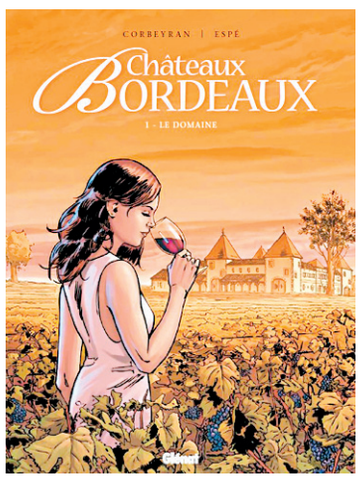
Des bulles pour faire pétiller l'été. Dix titres, parus dans la première partie de l'année 2011, pour faire un peu de rattrapage estival, les pieds dans l'eau, la tête au chaud, le chant des grillons dans les oreilles...

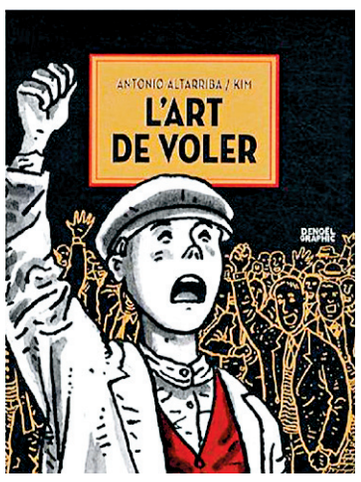
***Asymptote. La fin du monde*, Banville** (Les 400 Coups). Ce volatile pensant est né dans les pages de la publication gauchisante *L'Aut'journal*. Il expose désormais sa critique acerbe du monde capitaliste et polluant dans cet assemblage de *strips* à la profondeur aléatoire, mais nécessaire.

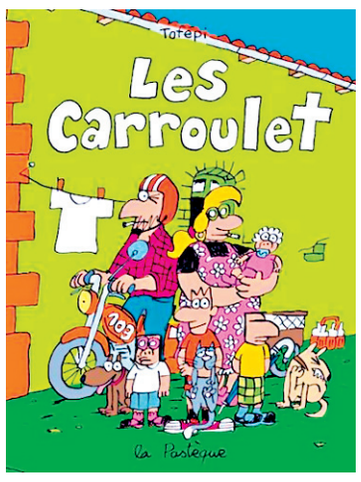
***Macanudo. Numéro 3*, Liniers** (La Pastèque). Esprits cartésiens s'abstenir. Avec ce troisième volume, l'auteur argentin déniché par la maison montréalaise pose une nouvelle fois son regard oblique sur les choses de la vie. Avec une intelligence, une philosophie et une poésie qui n'en demeurent pas moins mordantes par moments.

***Châteaux Bordeaux. Le domaine*, Corbeyran et Espé** (Glénat). Un polar en bédé qui se passe dans l'univers des vignobles du Médoc? Oui, et cette nouvelle série en fait la démonstration en prenant ses marques dans un des hauts lieux du vin. Un propriétaire meurt. Il y a héritage, trois enfants, une jeune femme qui court après ses racines et, forcément, le début d'une intrigue accrocheuse.

Alterego (Dupuis). Un récit, un drame, six points de vue et une batterie de scénaristes et d'auteurs. C'est le pari que fait cette série tentaculaire en six volumes qui prend place dans l'univers des industries pharmaceutiques et des expériences médicales menées sur des humains sans leur consentement. Fouad, Camille, Darius, Park, Jonas et Noah sont impliqués de près ou de loin. Et ils racontent tout, à raison d'un personnage par album.







***Uchronie[s]. Épilogue*, Corbeyran et Chabert** (Glénat). Cette mégasérie composée de trois trilogies (*New Byzance*, *New Harlem* et *New York*) se referme avec ce dixième chapitre, qui nous replonge dans cette ville confrontée, par une étrange expérience, à trois destins différents. Le rideau tombe sur les vies de Zack, avec quelques réponses et encore beaucoup de confusion.

***G8*, Mario Malouin** (Glénat Québec). Et si le sommet du G8 devait se tenir à Québec, qu'arriverait-il? Le caricaturiste s'est posé la question avant de dessiner sa réponse grotesque, tout en blagues délicieusement épaisses où Sarko, Barack, Silvio, Stephen et les autres sont présentés sous leur jour le moins politique. On rit, mais pas toujours parce que c'est drôle.

***Les Carroulet*, Tofépi** (La Pastèque). Une drôle de famille, un peu fonctionnelle, mais pas trop. Des enfants espiègles. Un père qui fait des combines. Avec ces quelques ingrédients, Tofépi signe ici un chapelet de petites histoires ancrées dans le quotidien d'une classe moins que moyenne, ordinaire, mais tellement attachante et où les petits riens expriment forcément bien plus qu'ils ne le laissent croire.

***Tombé du ciel*, Gaultier et Berbérian** (Futuropolis). Émile est un perdant. Agent d'immeubles divorcé, musicien frustré, vivant chez les parents de son ex, il court après les jeunettes et triche un peu au travail. Mais à 45 ans, le destin peut encore changer, surtout lorsqu'on se retrouve avec un extraterrestre dans son salon.

***L'Art de voler*, Antonio Altarriba et Kim** (Denoël Graphic). La mort a donné la vie à ce bouquin qui retrace l'existence du père de l'auteur qui, en 2001, à 90 ans, s'est suicidé en sautant du 4e étage de sa maison de retraite. Hommage à un homme qui voulait être libre de voler, ce récit est aussi, par la force des choses, une incursion sympathique dans l'histoire torturée de l'Espagne.

***L'Année du lièvre. Au revoir Phnom Penh*, Tian** (Bayou). D'une histoire à une autre, en passant par le cousin du lapin, Tian raconte ici l'horreur totalitaire et meurtrière du régime des Khmers rouges, qui a marqué au fer l'histoire récente du Cambodge. Et les humains qui en ont fait les frais. Un défi, en format roman graphique, relevé avec rigueur, simplicité et surtout une grande émotion.

Le Devoir

PALMARÈS

Gaspard LE DEVOIR

Du 27 juin au 3 juillet 2011

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR		CLASSEMENT PRÉCÉDENT/ NB DE SEMAINE(S)
Romans québécois			
1	Double disparition. Une enquête de Maud Graham	Chrystine Brouillet/Courte échelle	1/3
2	Les folles années • Tome 4 Eugénie et l'enfant retrouvé	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	2/3
3	Mémoires d'un quartier • Tome 8 Laura, la suite	Louise Tremblay-D'Essiambre/Guy Saint-Jean	5/3
4	Au bord de la rivière • Tome 1 Baptiste	Michel David/Hurtubise	3/10
5	A.N.G.E. • Tome 9 Cenotaphium	Anne Robillard/Wellan	4/8
6	Dans mes yeux à moi	Josélito Michaud/Libre Expression	6/17
7	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 3 Les dieux alliés	Anne Robillard/Wellan	7/13
8	Le secret du coffre bleu	Lise Dion/Libre Expression	–/1
9	L'escapade sans retour de Sophie Parent	Mylène Gilbert-Dumas/VLB	8/13
10	Ru	Kim Thúy/Libre Expression	–/1
Romans étrangers			
1	L'étrange voyage de monsieur Daldry	Marc Lévy/Robert Laffont	2/8
2	L'appel de l'ange	Guillaume Musso/XO	3/12
3	L'été sauvage	Elin Hilderbrand/Lattès	1/2
4	Quand reviendras-tu ?	Mary Higgins Clark/Albin Michel	6/6
5	La confession	John Grisham/Robert Laffont	4/5
6	Les neuf dragons. Une enquête de Harry Bosch	Michael Connelly/Seuil	5/5
7	L'armée furieuse	Fred Vargas/Viviane Hamy	7/3
8	Le cimetière de Prague	Umberto Eco/Grasset	9/10
9	Une enquête philosophique	Philip Kerr/Du Masque	8/5
10	Le don d'Anna	Cecilia Samartin/Archipel	–/1
Essais québécois			
1	Mafia Inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec	André Cédilot | André Noël/Homme	1/36
2	Contre Harper. Bref traité philosophique…	Christian Nadeau/Boréal	–/1
3	Poing à la ligne	Normand Lester/Intouchables	3/14
4	La culture religieuse n'est pas la foi. Identité du Québec…	Guy Durand/Des Oliviers	6/3
5	Le retour turbulent de Dieu. Politique, religion et laïcité	Sami Aoun/Médiaspaul	2/9
6	Il y a trop d'images. Textes épars 1993-2010	Bernard Émond/Lux	7/8
7	Une enfance pour la vie	Mario Proulx et al./Bayard Canada	–/1
8	L'âge séculier	Charles Taylor/Boréal	–/1
9	Montréal la créative	Marie-Andrée Lamontagne/Héliotrope	5/2
10	Arabesque américaine. Le rôle des États-Unis…	Ahmed Bensaada/Michel Brûlé	–/1
Essais étrangers			
1	Notre poison quotidien	Marie-Monique Robin/Alain Stanké	1/8
2	Les mots de ma vie	Bernard Pivot/Albin Michel	2/8
3	Indignez-vous !	Stéphane Hessel/Indigène	4/23
4	Une brève histoire de l'avenir	Jacques Attali/LGF	6/18
5	La voie. Pour l'avenir de l'humanité	Edgar Morin/Fayard	–/1
6	Y a-t-il un grand architecte dans l'Univers ?	Stephen William Hawking/Odile Jacob	7/4
7	Tous ruinés dans dix ans ?	Jacques Attali/LGF	–/1
8	Demain, qui gouvernera le monde ?	Jacques Attali/Fayard	3/9
9	Le paradoxe amoureux	Pascal Bruckner/LGF	5/3
10	Amour. Déconstruction d'un sentiment	Richard David Precht/Belfond	–/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse *Gaspard* sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de *Gaspard* et est constitué des relevés de caisse de 171 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet *Gaspard*.

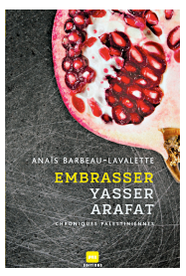
© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Survivre en Palestine

Un long reportage et un recueil de chroniques, deux regards posés sur le Proche-Orient

La jeune cinéaste et écrivaine Anaïs Barbeau-Lavalette fréquente la Palestine depuis une dizaine d'années. Au début des années 2000, elle s'y rend pour tourner un documentaire. *«À partir de ce jour*, écrit-elle, *ce pays cassé allait m'habiter. Sans que je comprenne exactement pourquoi. Rapidement, j'ai senti le besoin d'y retourner. Pour filmer, puis plus tard pour étudier, puis pour y écrire. Et plus j'y allais, moins je comprenais.»* Cette année, d'ailleurs, elle y tourne *Inch'Allah*, son deuxième long métrage.

LOUIS CORNELLIER



La Palestine qu'elle présente dans *Embrasser Yasser Arafat,* un recueil de chroniques, est à la fois désespérante et tragiquement vivante. Sur un ton impressionniste, *«en dehors du politique»* dans la mesure du possible, Barbeau-Lavalette tente de rendre l'atmosphère d'une Cisjordanie de plus en plus encerclée par un mur étouffant, géré par les Israéliens, mais souvent construit par *«des Palestiniens en mal de travail»*.

La mort rôde dans les pages de ce livre. Celle d'un enfant lanceur de pierres, écrasé par une jeep israélienne. Celle de deux fillettes fusillées à Gaza par des *«balles perdues»*. Celle de jeunes femmes devenues des bombes humaines pour venger la mort de leurs proches. Celle d'Arafat, enfin, mort en 2004. Quelques mois auparavant, Barbeau-Lavalette l'avait rencontré à la Mouqata'a, son quartier général de Ramallah. Elle allait lui porter des baklavas. C'est là que le chef tremblant l'a embrassée, sur la bouche. *«On m'avait avertie qu'il aimait les femmes,* écrit la cinéaste. *Mais, étourdie par la rencontre, je ne me suis pas méfiée.»*

Dans ce monde où la mort fait partie du quotidien, la vie perce malgré tout. Il y a le vin des Samaritains — qui ne sont pas plus que 800 en tout et pour tout — qui permet de s'enivrer un peu sur cette terre où cela est interdit. À l'Université de Birzeit, qu'elle fréquente, Barbeau-Lavalette côtoie de *«jolies étudiantes coiffées de leur hijab, leurs livres sous le bras, le cellulaire à l'oreille, fumant une cigarette entre deux cours»*, et les étudiants *«qui les mangent des yeux, dévorant avec gourmandise le visage offert et rêvant aux cheveux doux préservés pour l'intimité»*. En territoires occupés, écrit bellement la chroniqueuse, *«on aime apprendre: c'est comme aller loin sans bouger»*.

À Naplouse, notre guide habite chez une vieille dame qui veille sur un jardin regorgeant de fleurs et de fruits, comme un éden au milieu de l'enfer. Un matin de Pâques, une des lapines de cette oasis met au monde sept rejetons… qu'elle tuera peu de temps après. *«Et vlan,* se désole la chroniqueuse. *Jusque dans le jardin de Siham, on est en Palestine quand même.»*

On ne lit pas ces troublantes et belles chroniques palestiniennes pour comprendre les enjeux géopolitiques de la Terre sainte. Barbeau-Lavalette avoue elle-même n'avoir *«rien compris de ce pays-là»*, sauf une chose: la nécessité de la liberté. C'est déjà beaucoup.

Gaza en otage

Katia Clarens est grande reporter au *Figaro magazine*. En juin 2010, elle s'installe dans la bande de Gaza, plus précisément à Rafah, avec l'intention d'y demeurer pendant cinq mois. Elle veut rendre compte de la situation et voir comment les Gazaouis se débrouillent, malgré le siège, doublé d'un embargo, imposé par l'armée israélienne et malgré la dictature exercée par le Hamas depuis 2006. Y a-t-il pire que l'enfer cisjordanien évoqué par Barbeau-Lavalette? Oui, répond Clarens. Il y a la prison à ciel ouvert de Gaza, où vivent un million et demi de Palestiniens.

Une saison à Gaza. Voyage en territoire assiégé raconte *«la prise en otage de tout un peuple»*. Depuis 2006, en effet, les habitants de ce territoire, massivement bombardé en janvier 2009, n'ont plus le droit d'en sortir, plus le droit de commercer avec l'extérieur, plus le droit de reconstruire leurs installations et maisons détruites par l'armée israélienne. Ils reçoivent des biens de première nécessité au compte-gouttes et vivent dans l'étau idéologique imposé par le Hamas. *«La république islamique du Hamas,* constate Clarens, *édicte ses règles et traque les comportements déviants comme rire trop fort, chanter, danser ou se promener avec un homme, une femme, que l'on n'a pas préalablement épousé.»* Être jeune à Gaza, ce qui est le cas des deux tiers de la population, qui ont moins de 25 ans, ce n'est pas le bonheur.

ARCHIVES PERSONNELLES

Anaïs Barbeau-Lavalette en compagnie de Yasser Arafat.

Quatre-vingts pour cent de la population doit recevoir de l'aide alimentaire, fournie par l'ONU, pour ne pas souffrir de la faim. Si la vie peut continuer malgré tout, c'est en grande partie grâce aux *«tunnels de contrebande»* creusés entre l'Égypte et Gaza, que la journaliste désigne plutôt comme les *«tunnels de la survie»*. Les jeunes hommes qui travaillent dans ces *«sinistres boyaux»*, très payants pour ceux qui les financent, carburent au Tramadol, *«un puissant antalgique qui, consommé en surdose, annihile la peur et la fatigue»*. Ces tunnels, il faut le savoir, sont souvent bombardés par l'armée israélienne, en représailles aux tirs de roquettes provenant de Gaza.

Une saison à Gaza trace donc ce triste portrait de la situation, mais va plus loin. Katia Clarens ne se contente pas de décrire l'état des lieux. Elle offre le beau récit plein de colère et d'humanité de son immersion dans une famille palestinienne. Elle a véritablement vécu avec et comme ses hôtes, qui sont devenus sa deuxième famille, pendant cinq mois. Elle a partagé leur quotidien, leurs frustrations, leurs humiliations et leurs espoirs.

Même en Israël, tout juste à côté donc, les gens connaissent mal la situation de Gaza, qu'ils croient peuplée essentiellement de terroristes. C'est pour changer ce regard, répandu à travers le monde, que Clarens témoigne. Israël, écrit-elle, a le droit de se protéger de la menace terroriste, bien réelle. *«Il existe cependant,* ajoute-t-elle, *des moyens légaux pour la combattre. La prise en otage de tout un peuple n'en fait pas partie.»* Yann Martel devrait envoyer ce livre à Stephen Harper.

louisco@sympatico.ca

EMBRASSER YASSER ARAFAT
CHRONIQUES PALESTINIENNES
Anaïs Barbeau-Lavalette
Marchand de feuilles
Montréal, 2011, 88 pages

UNE SAISON À GAZA
VOYAGE EN TERRITOIRE ASSIÉGÉ
Katia Clarens
JC Lattès
Paris, 2011, 350 pages

Coup de théâtre dans la nef des fous

Andreï Makine livre, sous un pseudonyme, une fresque d'été

GUYLAINE MASSOUTRE

Connaissez-vous Andreï Makine? Il y a le Makine d'hiver, celui du *Testament français*, de *L'Amour humain* ou du *Livre des brèves amours éternelles*, au style économe et perlé. Il y a désormais un Makine d'été, qui dévoile quatre gros romans fluides et mouvementés, sa seconde carrière sous le nom de Gabriel Osmonde.

Le quatrième roman d'Osmonde s'intitule *Alternaissance.* Face cachée du écrivain provocant et ambitieux Makine — déjà un pseudonyme, il déploie en Janus une écriture moins poétique et émotionnelle, plus naturelle et orale. Sa fresque met en scène les Diggers, confrontant les humains de la première et de sa deuxième naissance, dans un roman-fleuve d'aventures, d'autobiographie, de science-fiction et d'essai.

Makine, alias Osmonde, brigue donc et décroche une seconde carrière. Comme Romain Gary, alias Émile Ajar, il a changé son nom en quittant la Russie.

À la manière grotesque de Bosch, Osmonde frappe par sa radicalité morale. On y retrouve sa Russie natale, l'orphelin révélé récemment et la silhouette d'une grand-mère adoptive; son sens de la littérature s'y décline en manifeste, «raz de pensée» nivelant toute autre perspective. Faut-il s'en plaindre?

On y découvre un écrivain de la lenteur et du détail, un style direct quoique répétitif en fin de parcours, des phrases longues et impulsives. Libérées, ses péripéties s'acharnent sur les clichés, sur les modes et l'ordinaire.

Le coup de théâtre

Makine, alias Osmonde, brigue donc et décroche une seconde carrière. Comme Romain Gary, alias Émile Ajar, il a changé son nom en quittant la Russie. Comme Troyat. Ce faisant, il méduse admirateurs et critiques, restés cois jusqu'à présent. Chez Pygmalion, filiale de Flammarion, il touchera un autre lectorat. Avec Osmonde, on croirait lire quelqu'un d'autre.

A-t-on jamais su ce qui se cachait sous les pseudonymes? Balzac, Céline, Cendrars, Duras, Éluard, Houellebecq, Lautréamont, Mauriac, Pennac, Sand, Sollers, Stendhal, Voltaire, Yourcenar… Ce défilé des masques n'est-il pas un art en soi?

Seconde naissance

Dans la spirale Makine-Osmonde, une somme bien orchestrée d'opinions, de points de vue, fait une synthèse romanesque accessible et enveloppante. On y croise toutes sortes de connaissances, à la manière d'un Houellebecq mâtiné d'un Ruffin et d'un Eco dans un *best-seller* intelligent. Reste à discuter sa radicalité anti-Wittgenstein, son anti-déconstruction, son pessimisme qui ne vise que la bêtise dominante.

Dans ces 500 pages, se trouvent des écologistes et des combattants du Nouvel Âge, leur tentative pour vivre *autrement*: pour le bonheur magique de contempler un paysage, un visage; pour l'épiphanie joycienne, la madeleine de Proust, l'illumination et le rayonnement.

Makine est un fervent écrivain de la manifestation spirituelle soudaine. Tout s'organise autour de la révélation du réel. Le grand élan d'Osmonde se comprend dans cette énigmatique suite de dévoilements.

Dans sa nouvelle dimension de fiction imagée, très cinématographique, dans sa curiosité pour les découvertes biologiques et physiques, Makine-Osmonde embrasse l'indicible beauté et repousse les maladies de la violence, de la sexualité et de la consommation destructrice, laideurs exécrées pour lesquelles flambent les nations.

Collaboratrice du Devoir

ALTERNAISSANCE
Gabriel Osmonde
Pygmalion
Paris, 2011, 479 pages

POÉSIE

Rêveries d'un promeneur solitaire

ODILE TREMBLAY

L'été, c'est aussi, dans ses jours de pluie et ses jours de sable, une saison de lecture. L'occasion d'explorer des univers d'écrivains à travers quelques ouvrages de leurs parcours. Une invitation à enfiler, par exemple, les souliers d'Alain Médam, dont la prose si fine fait écho aux rêveries d'un promeneur solitaire venu d'un ailleurs ancré dans sa mémoire.

«Le voyageur se tient, croit-il, *quelque part hors du monde puisque la chaleur de sa terre ne le brûle plus, puisqu'il n'entend plus le cri des enfants, les appels des mères, le bruit des pas sur les carrelages, le chant des hommes, ces chants qui étaient siens, là-bas, avant»,* écrit Médam dans *Ils passent la Main*, étranger à tout, mais citoyen du monde toujours en éveil.

Français né et élevé à Tunis, sociologue qui vécut et enseigna en France ainsi qu'à Montréal — longtemps sa ville d'élection —, Médam écrivit sur notre métropole avec la griffe oblique de l'immigré qui capture les détails qu'on ne voit plus. Également peintre et mélomane, on le lit pour sa plume mélodieuse et mélancolique autant que pour l'acuité de son regard curieux, en accent aigu. Pour sa sagesse inquiète et sa culture aussi. Sur les pas de Montaigne, il nous propose à son tour des réflexions, des fragments de vie qui glissent et volent avec une vraie grâce stylistique.

Son dernier livre, *La Retombée du temps* (essai? méditations?), publié au Noroît, aborde la vie qui passe. Né en 1936, Alain Médam, du haut de son parcours, jette désormais du lest. Sa pensée de maturité s'allège. Ses sensations s'affinent. Il n'a plus ni le temps ni l'envie de semer à tous les vents ses énergies. Les ambitions d'autrefois paraissent dérisoires. Tout s'est déroulé si vite, comme dans un souffle, mais il a appris à goûter les beautés de la nature, les joies éphémères, se sentant tout de même un peu en retrait de l'existence, lié à d'autres codes que ses jeunes contemporains, songeant aux lendemains inconnus.

Boulevard de la poésie

«Donc je regrette déjà la douceur des peaux, les rythmes de la musique, l'éclat des regards, l'odeur des arbres, le parfum des roses, l'air des montagnes, la transparence des eaux, le vol des oiseaux, je regrette les rires, les connivences, les inquiétudes pour l'être aimé, les amitiés, les tapes dans le dos, les poignées de main, les marches dans les forêts, les surprises dans les rues inconnues», écrit-il, rendant grâce aux splendeurs de l'été comme de la vie. Et son beau livre, si bien écrit, résonne comme une oraison à tous les possibles: les voies qu'il a écartées, celles qui l'ont entraîné au-delà de lui-même, les rues de l'enfance désormais transformées, les corps confondus des femmes jadis aimées.

On le lit pour sa plume mélodieuse et mélancolique autant que pour l'acuité de son regard curieux, en accent aigu

En 2006, le Noroît publiait aussi son délicieux *Ils passent la Main,* promenades et réflexions sur le boulevard Saint-Laurent, artère frontalière de mixités et de mystères. Médam, qui y résida, aimait son axe de flottement entre deux rives, y trouvant matière à une métaphore universelle: *«Elle serait là, toute Main en toute ville à travers le monde, pour nous aider à franchir, en nous-même, cette distance qui sépare l'homme du repli, du citoyen cosmopolite que nous voudrions être»,* écrivait-il. À ses yeux, Montréal paraissait presque incongrue dans un Québec en quête identitaire. Le Parti québécois venait de prendre le pouvoir et le territoire se rêvait. Les côtés hétéroclites de la métropole faisaient tache, tout en offrant un noyau dur aux velléités de délivrances.

C'est ce même Médam qui avait lancé en France en 1978 un essai sociologique de première importance, *Montréal interdite*, réédité en 2004 chez Liber avec une préface de Pierre Nepveu. Vrai voyage dans le temps à travers ce Montréal encore chambranlant sur ses pattes, dont il disait: *«L'étrange est que cette métropole, qui n'en a pas fini de commencer de s'urbaniser, date pourtant de 1640. Vieille ville a-t-on dit, du Nouveau Monde. Ou ville à peine naissante, composée de vieux mondes?»*

Médam, dans sa préface à la seconde édition, admet qu'un lecteur s'aventurera dans ce livre d'hier avec un sentiment de familiarité et de grande étrangeté. Si loin, si proches de nous, ces années-là… *«Montréal s'est ouverte. Elle s'est allégée. On avait oublié à quel point, alors, au milieu des années soixante-dix, elle était empêtrée dans ses incertitudes, ses malaises.»*

Il écrivit sur plusieurs villes: New York, Marseille, Naples, Jérusalem, débusquant le génie du lieu qui engendre les singularités culturelles, esprit planant au-dessus des passants, du béton et des klaxons.

Médam évoque plusieurs muses. Les unes parlent à ses oreilles, les autres à ses yeux. On lui doit *Ce que la musique donne à entendre. À propos du plaisir de l'écoute* (Liber). Aussi, *La Saveur des livres,* publié en 2009 chez le même éditeur, un essai nourri de réflexions et de poésie, où son esprit s'aventure à travers la lecture comme en un pays aux paysages changeants. *«Ce ne sont que des mots, que des phrases, ce ne sont que des histoires, et pourtant ce pourrait être vrai et pourtant? puisque ça pourrait l'être? c'est peut-être encore plus vrai que ce ne le serait si c'était vrai»,* écrit-il, de connivence avec tout lecteur qui cherche et trouve, entre réel et fiction, le territoire de sa propre fantaisie.

Le Devoir

LA RETOMBÉE DU TEMPS
Alain Médam
Éditions du Noroît
Montréal, 2011

La Seconde Guerre mondiale vue par les vaincus

SÉBASTIEN VINCENT

Il y a de ces livres dont il faut longuement attendre la traduction. C'est le cas de ce classique de l'historien anglais Basil Henry Liddell Hart (1895-1970) qui propose une lecture nécessaire et irremplaçable de la Seconde Guerre mondiale: celle des généraux allemands qui ont subi la défaite.

Pour écrire ce singulier ouvrage, l'auteur a, dès 1945, personnellement interrogé des chefs militaires de haut rang, tels Rundstedt, Kesselring et Guderian. Ceux-ci lui ont confié à chaud leur perception du conflit et de la stratégie des Alliés, expliqué leurs choix stratégiques et décrit leurs relations avec Hitler.

Au fil d'une narration chronologique claire et accessible, l'historien explore l'*«autre côté de la colline»* en racontant la guerre du point de vue des vaincus. Il présente également des témoignages des opérations non exécutées, comme l'invasion de l'Angleterre ou de l'Espagne, et les dissensions qui déchirèrent le haut commandement allemand après l'attaque contre l'Union soviétique, dont c'était le 70e anniversaire le 22 juin dernier.

L'ouvrage possède quelques limites: Liddell Hart n'a pu interroger les acteurs de premier plan que furent Keitel, Jodl, Dönitz et Göring. Ces derniers se trouvaient en attente de leur procès à Nuremberg au moment où il menait ses entretiens. Par ailleurs, ses interlocuteurs font naturellement l'impasse sur les crimes perpétrés par l'armée allemande, sur la politique raciale du IIIe Reich et sur la guerre du Pacifique.

Cela dit, ce fondu enchaîné de témoignages de première main expose le dilemme paralysant qui fut celui des généraux d'Hitler, coincés entre leur patriotisme, les exigences de capitulation des Alliés et le pouvoir hypnotique du Führer. Traduite pour la première fois en français 60 ans exactement après sa publication, cette édition définitive demeure un document exceptionnel que tout curieux de l'histoire devrait lire.

Collaborateur du Devoir

LES GÉNÉRAUX ALLEMANDS PARLENT
Basil H. Liddell Hart
Perrin, coll. «Tempus»
Paris, 2011, 560 pages